

LE PAYS DE FRANCE

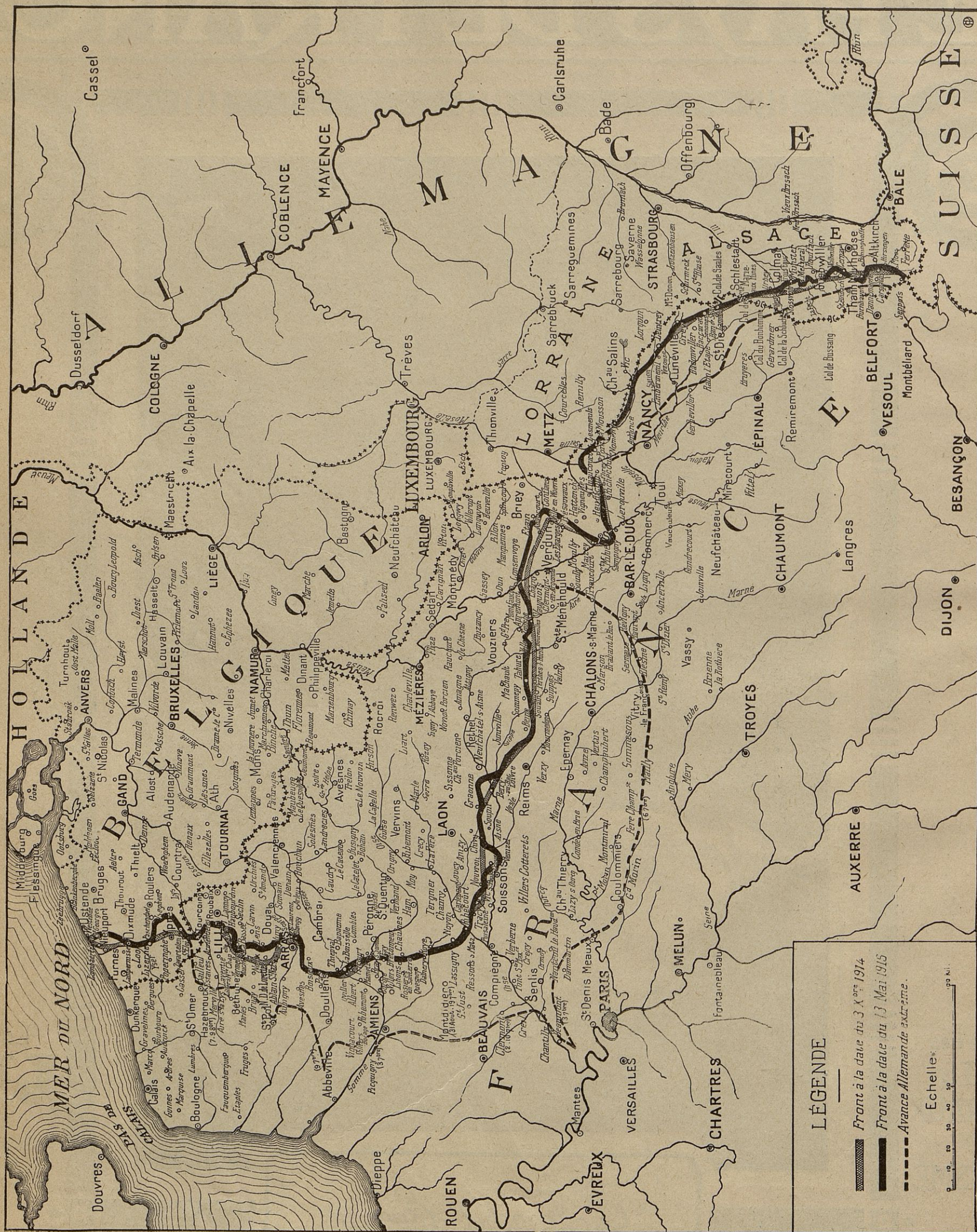


Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poisson
PARIS

G. Franchet d'Espèrey

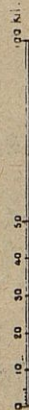
LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LÉGENDE

- Front à la date du 3 Mars 1914
- - - Front à la date du 13 Mai 1915
- ... Avance Allemande extrême.

Echelle:



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 6 AU 13 MAI

TOUJOURS modestes, nos communiqués officiels qualifient de « brillants succès » les combats qui se sont déroulés depuis le 8 mai au nord d'Arras. Ah! s'ils étaient à leur actif, comment les Allemands les appelleraient-ils? Berlin aurait pavisé, les lampions se seraient allumés, les cloches auraient sonné dans toute l'Allemagne et les trompettes de l'agence Wolff auraient annoncé la victoire aux quatre coins du monde. Nous nous bornerons encore à enregistrer les « brillants succès » de nos armes et nous attendrons patiemment les résultats.

Après la furieuse bataille d'Ypres, qui avait valu aux Allemands un succès éphémère grâce à l'emploi déloyal des gaz asphyxiants, après le sanglant échec qui avait suivi, notre haut commandement décida une offensive au sud des lignes anglaises, dans ces plaines de Lens qui ont déjà vu la victoire du grand Condé sur les Impériaux.

L'offensive se déclancha le samedi 8 mai, par l'enlèvement d'un gros fortin à l'ouest de Lens, devant Aix-Noulette. En même temps les troupes britanniques prononçaient une attaque générale entre la Lys et le canal de la Bassée. Nos troupes avançaient alors au nord vers Loos, et au sud vers le village de la Targette; elles s'emparaient de ce village et de la moitié du village de Neuville-Saint-Vaast. Nous avons gagné plus de quatre kilomètres en profondeur et avons fait plus de deux mille prisonniers.

Le lendemain, nous repoussions les contre-attaques allemandes, nous consolidions nos gains et nous procédions à l'investissement de Carency, gros bourg situé à trois kilomètres au sud de Notre-Dame-de-Lorette et à quatre kilomètres en arrière de Neuville-Saint-Vaast. Ces premiers succès laissaient entre nos mains plus de dix canons et de cinquante mitrailleuses; le nombre des prisonniers s'augmentait encore.

L'ennemi occupait encore le bourg d'Ablain-Saint-Nazaire et un fortin sur l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette; il fallait enlever cette position. Ce fut l'œuvre du 11 mai. Dans un élan irrésistible nos troupes emportèrent le fortin élevé près de la chapelle, d'où l'on domine la plaine de Lens, puis repoussèrent plusieurs contre-attaques des Allemands et élargirent leur action vers la sucrerie de Souchez, entre ce village et Ablain. L'investissement de Carency se resserrait et nous coupions la retraite de l'ennemi dans la direction de la grande route de Béthune.

Le 12, nos succès s'affirmaient encore. Nous emportons d'assaut la totalité du village de Carency et le bois situé au nord. Les Allemands avaient fait du village et du bois un réduit formidable et ils résistèrent opiniâtrement à notre attaque; mais leur résistance fut brisée et nos troupes restaient maîtresses de la position. L'ennemi avait là un bataillon du 109^e d'infanterie, un bataillon du 136^e, un bataillon de chasseurs bavares et six compagnies de pionniers à trois cents hommes chacune. Nous faisons plus de mille prisonniers, nous nous emparons de deux canons de 77, d'un obusier de 105, de deux mortiers de 210, d'une douzaine de lance-bombes, d'un grand nombre de mitrailleuses, de trois mille fusils et d'une quantité considérable d'obus et de cartouches.

Le même jour, nos troupes s'emparaient d'Ablain-Saint-Nazaire et de Neuville-Saint-Vaast.

Cependant les Allemands contre-attaquaient furieusement vers Loos, où nous leur avons enlevé un gros ouvrage, et ils parvenaient à reprendre une partie des tranchées que nous avions conquises. Mais à Notre-Dame-de-Lorette, leurs contre-attaques successives étaient repoussées avec d'énormes pertes.

Un premier récit officiel nous a donné une description de ces combats épiques où nos jeunes troupes ont montré une ardeur, une vaillance que les journaux anglais ont signalés avec admiration.

Le ministre de la guerre a adressé au généralissime une lettre de félicitations dans laquelle il dit notamment : « La supériorité que nous avons prise devant un adversaire qui ne recule devant aucun crime est un nouvel et heureux présage de sa perte. »

Cette victoire dans la région de Gohelle a été accompagnée d'autres succès sur le reste du front.

En Belgique, les Allemands ont enregistré de nouveaux échecs; l'armée belge a réussi à s'installer sur la rive droite de l'Yser et a vaillamment repoussé toutes les contre-attaques de l'ennemi.

Par trois fois, les Allemands attaquèrent Lombaertzyde et furent repoussés. Dans la direction est de Nieuport, près du village de Saint-Georges, à l'endroit où la route de Bruges franchit l'Yser canalisé, une ferme appelée l'Union, voisine du pont du même nom, a été enlevée par nos fusiliers marins; elle avait été transformée en forteresse et flanquée d'un ouvrage; ces obstacles n'ont pas arrêté nos mathurins; ce succès prive l'ennemi d'un important point de passage.

Pendant ce temps, les Allemands bombardaient Dixmude et envoyaient de nouveaux gros obus sur Dunkerque et sur Bergues.

L'armée britannique a été violemment attaquée le 7 mai près de Saint-Julien, mais elle a résisté et a infligé de grosses pertes à l'assaillant. Saint-Julien, qui se trouve sur la route de Thourout, à la traversée du ruisseau de Haenebeke, fut pris par les Allemands lors de leur attaque par les gaz asphyxiants et repris ensuite par les Anglais. Le 10, les troupes britanniques ont été de nouveau attaquées à l'est d'Ypres à l'aide de gaz asphyxiants; elles ont laissé passer le nuage à l'abri des masques récemment mis en usage et, par un feu de mitrailleuses et de canons, ont anéanti à bout portant les colonnes allemandes qui s'avançaient en formations serrées.

Plus au sud, la première armée anglaise coopérait brillamment avec nos troupes du secteur d'Arras. Depuis la banlieue de Lille jusqu'à la Bassée, sur un front qui s'étendait de Bois-Grenier à Festubert, elle a été aux prises avec l'ennemi; elle l'a refoulé et a atteint la région de Fromelles. L'action fut particulièrement chaude entre Laventie et Aubers; les Anglais purent s'emparer d'une partie de ce gros bourg.

De l'Oise en Alsace, sur toute cette étendue du front, les actions qui se sont produites ont pâli devant l'importance de la bataille des plaines de Lens. Les Allemands ont prononcé trois attaques vers Berry-au-Bac; ils ont été repoussés.

Dans l'Argonne, ils ont vainement attaqué à Bagatelle; ils se sont servi de bombes asphyxiantes, ce qui ne les a pas empêchés de subir de grosses pertes.

En Lorraine, nos troupes ont parachevé leur œuvre en s'emparant des derniers ouvrages que l'ennemi tenait encore au bois le Prêtre; nous sommes complètement maîtres de cette importante position.

En Alsace, nous avons progressé sur la rive droite de la Fecht de près d'un kilomètre, sur un front de 1.500 mètres, dans la direction de Metzeral.

Tous ces succès sont de bon aloi et d'un heureux présage pour la suite des opérations.

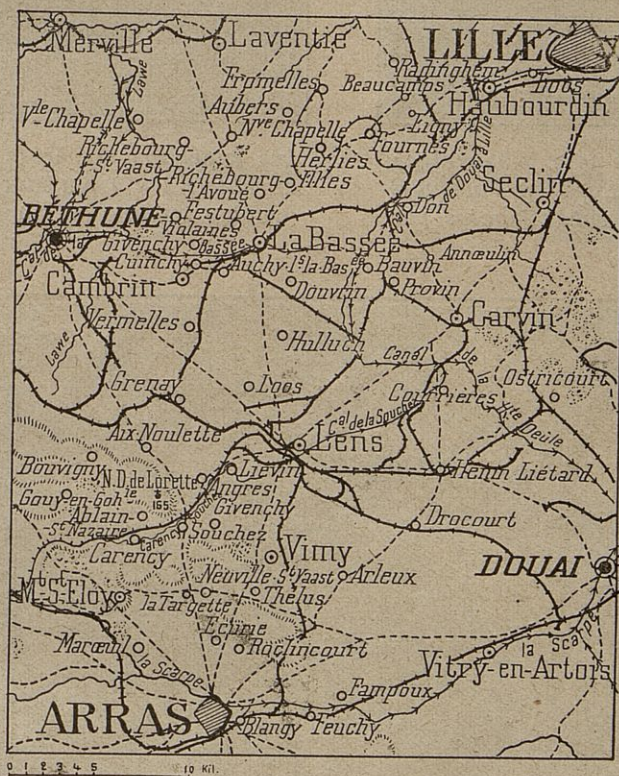
Ce ne sont pas les actes de piraterie, comme le torpillage du transatlantique *Lusitania*, ou le raid de zeppelins sur les côtes d'Angleterre, qui donneront à l'Allemagne une supériorité qu'elle a perdue à jamais; ces crimes sont les convulsions de la bête aux abois.

L'EXPÉDITION DES DARDANELLES

Les nouvelles officielles sur les combats dans la presqu'île de Gallipoli sont rares et laconiques; le dernier communiqué annonce que les troupes alliées ont progressé vers Krithia et que les navires de guerre continuent à bombarder les forts intérieurs du détroit.

Malheureusement, la marine anglaise a subi encore une perte cruelle; un de ses cuirassés, le *Goliath*, a été torpillé dans les Dardanelles et a coulé aussi; on estimait à 500 le nombre des morts. Le *Goliath* datait de 1898; il déplaçait 13.850 tonnes, était armé de quatre canons de 305, de douze de 152 et de dix de 76.

Un sous-marin anglais parvenait à pénétrer dans la mer de Marmara où il coulait deux canonnières et un transport turcs.

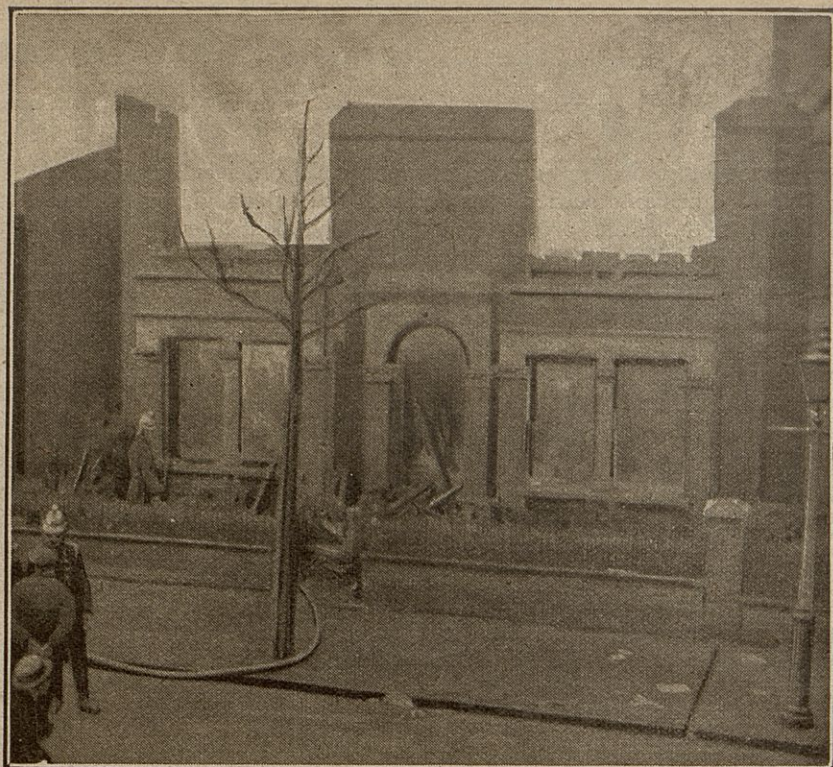


LA RÉGION DE LENS

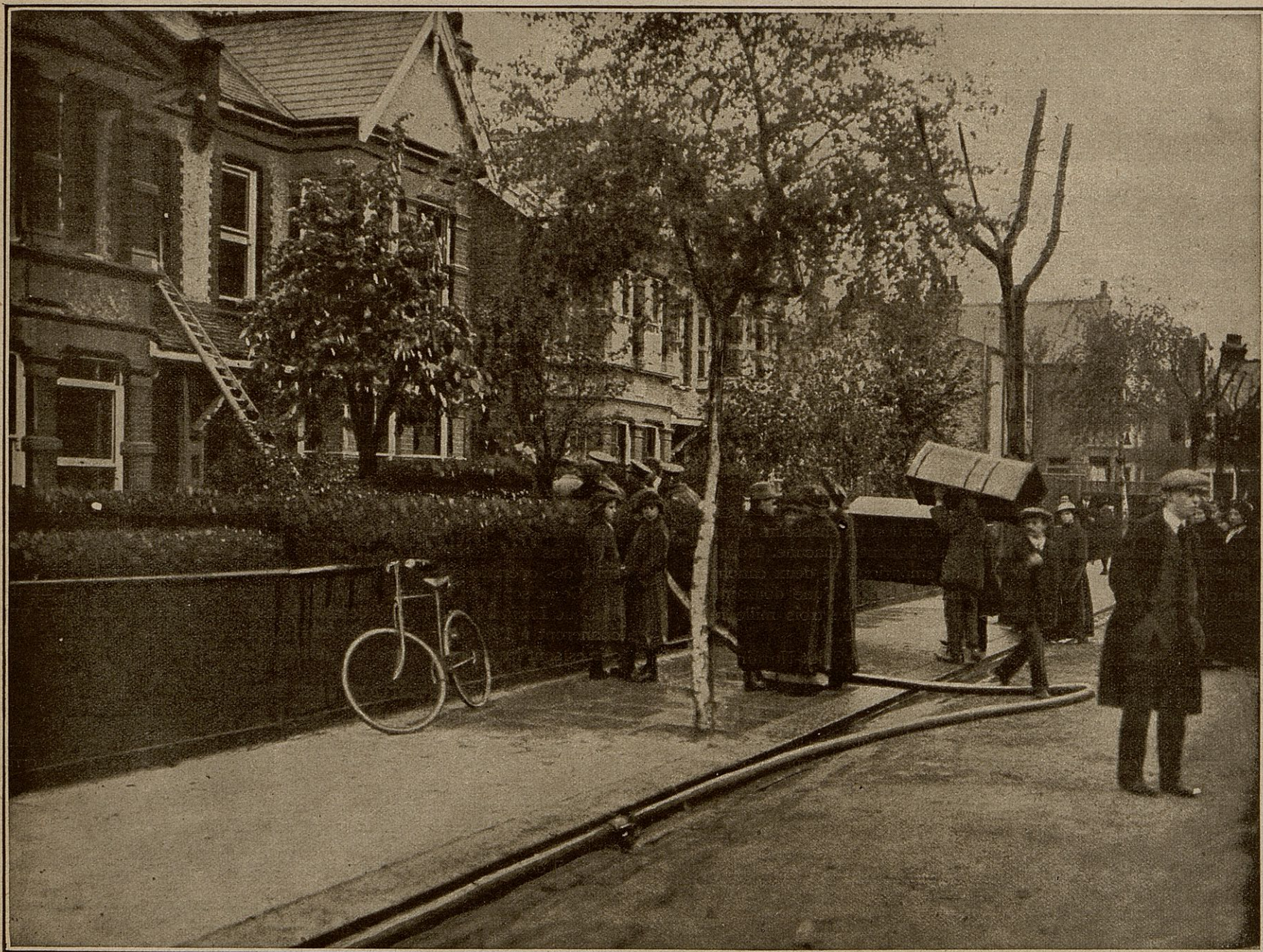
NOUVEAU RAID DES ZEPPELINS EN ANGLETERRE



Le « Salvage Corps » de Southend, police spéciale pour le sauvetage des meubles, déménage une maison de West Road où l'incendie avait été allumé par l'une des quatre-vingts bombes lancées par les zeppelins.



Les zeppelins lancèrent de nombreuses bombes incendiaires qui mirent le feu à plusieurs maisons dans West Road, cette photographie montre les pompiers luttant contre l'incendie qu'ils parvinrent à maîtriser.

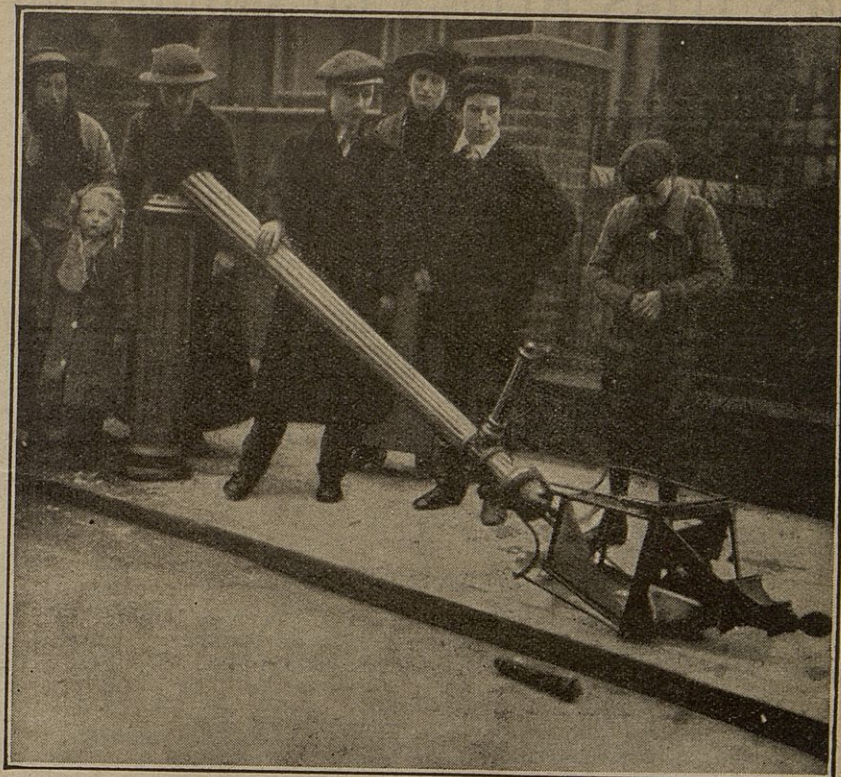


Dans la nuit du 10 mai, deux zeppelins ont tenté un nouveau raid sur les côtes d'Angleterre ; ils lancèrent des bombes sur Southend qui est située à l'embouchure de la Tamise, à une cinquantaine de kilomètres de Londres.

NOUVEAU RAID DES ZEPPELINS EN ANGLETERRE



Une bombe, tombant sur une maison de Leigh, traversa le lit où dormait le petit Willy Bearman ; trois autres enfants, Fred Bearman, Vera et Léonard Brown étaient dans la même chambre ; aucun ne fut touché.



Dans la rue Saint-Vincent, à Southend, un réverbère fut coupé en deux par l'explosion d'une bombe ; en voici les débris sur le trottoir ; une foule nombreuse ne cessa de venir contempler les dégâts, qui furent assez importants.



Plusieurs bombes tombèrent sur les chantiers de bois de Flaxman, sur la route de Southchurch à Southend, et les détruisirent complètement. Des pompiers et des soldats de la 14^e brigade d'infanterie sont occupés à déblayer les décombres.

Les Trois Armes en campagne

LEUR COMPOSITION LEUR RÔLE LEUR COOPÉRATION

C'est avec intention que nous avons intitulé ce chapitre : « Les trois armes en campagne », bien que, depuis quelque temps, on semble admettre une quatrième arme qui fait actuellement son apparition sur le champ de bataille; mais elle, est encore à l'état naissant; son organisation n'est même pas terminée. Elle jouera certainement plus tard un rôle important sur les champs de bataille; pour l'instant, il n'est pas assez défini pour que nous puissions en faire une étude.

Nous ne nous occuperons donc que des trois armes : l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie.

Et d'abord, voyons l'infanterie.

L'INFANTERIE

A l'infanterie revient le premier rôle sur le champ de bataille; elle est d'abord « le nombre »; c'est elle qui forme les gros contingents; puis c'est la plus ancienne; elle a droit à tous les égards de par son passé; enfin c'est d'elle que dépendra toujours le sort des batailles. Tant que l'infanterie n'est pas victorieuse sur le champ de combat, le sort de la bataille est incertain. C'est elle qui fixe la victoire.

De tous temps, quand deux peuples ont dû se mesurer, quand deux nations ont lutté, depuis les époques les plus reculées de l'Histoire, on a vu les guerriers se réunir et combattre *corps à corps*; plus tard, ces guerriers se sont adjoint des troupes mobiles, la cavalerie a apparu; enfin, dans les temps modernes, l'artillerie est entrée dans la lutte en maîtresse, pour y prendre bien vite une place prépondérante.

L'infanterie a toujours agi par son choc; puis par le moyen d'armes à jet; enfin par ses feux.

Actuellement encore, elle agit sur le champ de bataille par *ses feux* et *son choc*, de là deux grands moyens dans la bataille moderne pour amener une solution : les feux, le corps à corps.

Au fur et à mesure que se sont perfectionnées les armes à feu, l'infanterie a dû modifier sa tactique, ses formations, sa manière de combattre.

L'apparition du fusil à tir rapide a jeté une perturbation complète dans l'emploi de l'infanterie. Alors que même sous l'Empire, durant toute la période napoléonienne, l'infanterie observait un ordre compact, prenait des formations denses, alors que son entrée en ligne se faisait par masses, agissant par des feux de salve, et ensuite passant au corps à corps, depuis l'apparition du fusil à tir rapide, il a fallu renoncer à ces procédés de combat et recourir à d'autres moyens devant les effets terrifiants des feux des armes se chargeant par la culasse.

On est donc passé à l'ordre dispersé qui permettait de faire usage des feux avec avantage, tout en diminuant les pertes; mais bientôt même l'ordre dispersé (qui était d'un emploi si difficile quant à la direction et au commandement) n'a pu être maintenu par suite des gros effectifs mis en ligne et qui présentaient une vulnérabilité qui n'était pas en proportion du résultat acquis.

On s'est alors servi de fractions légères, abritées, faisant des feux de salve à commandement, puis du système des échelons s'avancant progressivement, protégés par les échelons voisins; enfin du procédé allemand *de la vague*, vague humaine venant frapper le front ennemi et étant suivie par une autre vague semblable, puis une troisième... et ainsi de suite, comme les flots de la mer venant déferler sur le rocher, et dont les chocs successifs devaient produire l'ébranlement de la position ennemie (sans tenir compte des pertes produites dans ce dispositif). Actuellement, le procédé d'attaque de l'infanterie tient tout entier dans les principes suivants :

Eviter les pertes, en faire subir à l'adversaire, progresser, d'où une tactique où entrent en première ligne le bon usage des feux et la bonne utilisation du terrain.

Vis-à-vis d'un adversaire résolu, courageux, — et on doit admettre toutes ces qualités chez son ennemi — rarement le feu décidera de l'action. Il faudra arriver au corps à corps, à la lutte, à l'attaque à la baïonnette. Pour un Français, c'est une perspective qui est faite pour réjouir le cœur des hommes de notre race, dont le passé répond à l'avenir.

Il serait bien difficile de détailler ici tous les procédés à prendre, tous les moyens à employer pour arriver à formuler une règle générale pour le combat de l'infanterie.

Cette arme a, en effet, tant d'occasions différentes d'emploi sur le champ de bataille! La marche en terrain découvert, qui sera imposée pour une troupe encadrée; l'attaque d'un mamelon, d'un bois, d'une ferme; l'assaut donné à un village, à des tranchées, sont autant d'occasions différentes où l'infanterie aura à modifier ses formations, sa manière de conduire ses feux, et, par suite, à adopter telle ou telle disposition répondant aux besoins du moment.

La règle unique qui, toujours, guidera le chef sera : le bon usage des feux; l'emploi judicieux du terrain; l'avance sur la position ennemie.

L'ARMEMENT

L'infanterie est armée actuellement d'un fusil à tir rapide (presque toutes les puissances ont une arme à tir rapide, arme à répétition).

Le tir rapide est nécessaire. Les fusils des armées étrangères *se valent* à peu près tous; même calibre ou à peu près, même portée, même trajectoire. Les différences sont peu sensibles.

L'arme à répétition a été longtemps discutée; elle donne évidemment, au fantassin, une confiance énorme et est d'un très grand moral pour la troupe; mais quelle prodigalité dans les munitions!!! On frise la crainte d'en manquer à un moment; puis elle est d'un mécanisme plus compliqué, plus délicat; malgré ces défauts, on l'a conservée dans presque toutes les armées. (A noter qu'elle augmente beaucoup le poids de l'arme chargée.)

Il y a actuellement tendance à adopter une arme à *chargeur*, qui donne un tir à répétition, tout en limitant la dépense des munitions et en allégeant l'arme.

Le fusil est armé d'une baïonnette, ce qui lui permet de devenir une arme de choc.

Les baïonnettes diffèrent beaucoup de modèle, parmi les nations étrangères. En France, nous avons l'épée-baïonnette, longue lame mince qui, placée au bout du fusil d'infanterie, est d'un certain poids. D'autres nations préfèrent le poignard-baïonnette, à lame plus courte, de poids moindre; c'est une question d'actualité qu'il s'agira de résoudre prochainement; il est évident que notre longue épée-baïonnette est appelée à disparaître.

Les fusils de guerre emploient presque tous la cartouche métallique à poudre sans fumée; si la forme des cartouches, des balles même, diffère suivant les armées, il n'y a pas grande différence sur le poids de la cartouche, de la balle, sur sa force de pénétration et ses avantages balistiques.

Voici quelques données sur le fusil de guerre français (Lebel) :

Poids de l'arme seule, 4 k. 240; poids de l'arme avec baïonnette, 4 k. 680.
Poids de la balle D, 12 gr. 5; charge de la cartouche, 3 gr.

Vitesse de la balle, 720 mètres à la seconde.

Portée maxima (mortelle), 2.400 mètres (vitesse, 155 mètres).

Magasin à répétition, 10 cartouches.

Arme chargée, 1 cartouche; total, 11 coups (à chauffage léger). Peut supporter le tir régulier sans arrêt de 50 coups. Durée maximum : on admet qu'un fusil doit pouvoir tirer 50.000 coups avant réforme.

LES EFFECTIFS

L'infanterie en France comprend :

173 RÉGIMENTS DE LIGNE à 3 bataillons (huit sont à 4 bataillons).

L'effectif moyen en temps de paix est de 60 officiers et 2.200 hommes; les régiments des corps d'armée de couverture comprennent un effectif de 60 officiers et 2.700 hommes.

En temps de guerre, le régiment, après l'appoint de ses réservistes, compte 73 officiers et 3.200 hommes.

31 BATAILLONS DE CHASSEURS À PIED à 6 compagnies;

En Algérie :

4 RÉGIMENTS DE ZOUAVES à 3 ou 4 bataillons;

12 RÉGIMENTS DE TIRAILLEURS à 3, 4, 5, 6 bataillons;

2 RÉGIMENTS ÉTRANGERS (bataillons variables);

5 BATAILLONS D'AFRIQUE.

L'INFANTERIE COLONIALE (troupes françaises).

LES TROUPES INDIGÈNES (Soudanais, Madagascar, Tonkinois).

LA CAVALERIE

La cavalerie a eu ses jours de gloire; ils reviendront peut-être; mais, il faut bien avoir le courage de le dire, même pour un cavalier, l'ère des grandes chevauchées est terminée.

Jadis elle joua un rôle très important sur le champ de bataille. Arme de choc au premier chef, c'est elle qui s'élançait sur les formations serrées de l'infanterie, et rien ne résistait au torrent équestre!...

L'emploi des feux a diminué, amoindri son action. Cependant, durant les temps de l'Empire, lors des grandes batailles napoléoniennes, la cavalerie a joué un des premiers rôles, même, en certains moments, le rôle capital.

Depuis, malgré l'amélioration de la race chevaline, malgré des règlements mieux compris, malgré des efforts constants, on n'a pu lui redonner l'importance qu'elle avait autrefois dans les combats. Le feu, la vitesse du tir, les projectiles actuels, tout a marché contre le développement et l'action de cette arme.

Actuellement, si elle est encore nécessaire dans les reconnaissances, utile dans l'occupation momentanée des positions, indispensable pour contrebalancer la cavalerie adverse, elle est bien diminuée en tant que cavalerie (comme on la comprenait anciennement).

Devant l'infanterie actuelle, devant l'artillerie, sur le terrain de bataille, elle ne saurait, à moins de circonstances exceptionnelles, être employée utilement. Mais elle a devant elle un nouveau champ d'action. Le combat à pied, qui avait pris déjà de très grandes proportions dans les exercices du temps de paix, vient de fournir de nouveau la preuve que la cavalerie peut très utilement être employée dans ce genre de lutte.

Nos cavaliers ont donné, durant la guerre de tranchées qui se déroule, un exemple digne d'être pris en considération.

Le combat à pied s'est affirmé dans l'arme comme d'un emploi utile, fréquent, j'ajouterais *constant*.

On peut donc envisager l'emploi futur de cette cavalerie comme étant une arme éminemment mobile qui, se déplaçant sur le champ de bataille ira, soit au *point d'appui* et l'occupera momentanément en attendant l'arrivée de l'arme



RÉGIMENT D'INFANTERIE MASSÉ POUR UNE REMISE DE DÉCORATIONS

de résistance, l'infanterie, soit encore allant apporter, en un point éloigné du champ de bataille, son secours utile aux moments graves d'un danger.

Les belles charges brillantes qui font bondir le cœur du cavalier seront plus rares ; il faudra être ménager de ces grandes chevauchées ! Les idées appliquées en Allemagne un moment, vers 1905, et qui consistaient à lancer ces avalanches de régiments montés pour enlever la victoire, doivent être considérées comme erronées !

Sans doute, les cavaleries adverses se rencontreront encore en champ clos ; on se recherchera peut-être pour le défi... Au plus habile de provoquer le résultat pratique et d'annihiler son adversaire !!!

Des idées émises ci-dessus, il semble résulter que la cavalerie doit être avant tout MOBILE, LÉGÈRE, BIEN ARMÉE, en mesure de produire un effet puissant par son feu et par son choc à pied.

Le cheval est le moyen employé ; il sert au transport rapide, il sert à l'attaque en trombe sur les convois, les détachements isolés, dans les retraites, dans la poursuite.

Le chef de cavalerie ne doit jamais oublier que cette arme délicate ne se forme pas en campagne... elle s'use au contraire ; il doit préférer des avantages réels, tirés du bon emploi de son arme, à une gloire plus brillante peut-être, mais moins pratique lors des charges sur le terrain... Dans le siècle présent, « tout est au pratique ».

L'ARMEMENT

Les discussions nombreuses, du reste, qui ont été soulevées à propos de l'armement de la cavalerie lourde (il y a plus de vingt ans que cette question a été agitée) montrent bien qu'elles passionnaient l'élément militaire. La cuirasse, les cuirasses ! ont été à l'ordre du jour ; il semble que la guerre présente permettra de trancher cette question.

Il en est de même de la lance, arme de choc par excellence. Le cavalier actuel doit être armé d'une arme destinée à combattre à cheval, le sabre qui, retenu à la selle, y reste comme faisant partie du harnachement. Il doit posséder, en plus, une arme à feu, la carabine, pouvant se transformer en arme de choc au moyen d'un poignard-baïonnette placé à sa ceinture.

La lance, très utile pour le choc à cheval, pourrait, au besoin, être conservée en vue des rencontres de cavalerie.

LES EFFECTIFS

La cavalerie française se compose actuellement de 91 régiments de cavalerie à 4 escadrons actifs et 1 de dépôt, dont 12 régiments de cuirassiers, 32 régiments de dragons, 23 régiments de chasseurs, 14 régiments de hussards, 4 régiments de chasseurs d'Afrique, 6 régiments de spahis.

Le régiment actif compte nominativement 35 officiers, 750 hommes, 770 chevaux ; mais le régiment en campagne n'atteint que 28 officiers, 480 hommes, 500 chevaux.

L'ARTILLERIE

Si l'artillerie a été la dernière arme qui a fait son apparition sur les champs de bataille, en revanche elle s'est vite imposée et est passée, pouvons-nous dire, au premier rang. Dans la guerre moderne, l'artillerie est absolument indispensable. Au fur et à mesure de ses progrès, nous voyons le succès se dessiner pour l'armée qui possède l'artillerie la plus perfectionnée dans le combat.

Dans la campagne d'Italie de 1859, la victoire de Solferino est due essentiellement au canon rayé de 4, employé par l'armée française. En 1870, une grosse partie des succès allemands revient à l'artillerie dont les pièces se chargeaient par la culasse, et dont le tir plus efficace, plus juste, et la portée plus grande, rendaient tous nos efforts inutiles. Actuellement, dans la terrible guerre de 1914-1915, c'est bien l'artillerie qui tient la première place, et notre merveilleux 75 est à tous les honneurs.

L'artillerie a une puissance très grande ; on voit en effet, maintenant, en campagne, les pièces lourdes tirer à des 12, 14 kilomètres, et envoyer leurs gros projectiles avec une justesse très remarquable. Devant les effets formidables produits par ces engins, les tranchées, les retranchements, les postes fortifiés ne peuvent résister ; tout doit céder.

L'artillerie a de plus une autre force, une autre puissance. C'est d'abord l'effet qu'elle produit, aussi bien matériel sur l'adversaire, que moral sur les troupes qu'elle appuie. La grosse voix du canon apporte au combattant ami un réconfort que l'on ne peut nier ; puis, et c'est surtout là un des gros avantages de l'arme, elle est une *arme stable non impressionnable*. La batterie qui tire ne subit pas, quant à la pièce, les impressions de l'être humain au combat ; la fixité de la pièce est un point autour duquel on se groupe, on se tient ; la lutte peut durer aussi intense avec la moitié de l'effectif, et le tir des pièces ne commence à perdre de sa valeur que lorsque la moitié du personnel qui sert ces pièces est hors de combat. C'est une puissance énorme pour une arme sur le champ de combat.

Le nombre de pièces a été progressivement augmenté par rapport aux effectifs avec lesquels elles sont appelées à combattre ; ainsi, anciennement, on comptait une moyenne de 1 canon par 1.000 hommes. (C'était la proportion du temps de guerre de l'Empire.)

Actuellement on compte près de 100 pièces de campagne légères par corps d'armée, soit donc 1 pièce par 300 hommes ; et si l'on tient compte de l'artillerie lourde et des mitrailleuses d'infanterie, on arrive à 1 pièce par 100 hommes.

Si l'artillerie est une arme possédant des qualités très précieuses et des avantages réels sur les autres, en revanche elle a un côté faible, très dangereux ; elle ne peut se défendre elle-même. Elle a toujours besoin d'un soutien, quel qu'il soit, pour veiller à sa sécurité ; elle ne pourra donc jamais agir seule, et il lui faudra toujours des éléments d'autres armes pour l'entourer ou la suivre.

La tactique de cette arme a dû changer au fur et à mesure des progrès, comme pour les autres armes.

L'artillerie qui, anciennement, alignait ses pièces sur le champ de bataille, et dont la mise en batterie aux allures extra-vives prenait un air de manifes-

tation théâtrale, est réduite, comme les autres armes, à employer tous les moyens possibles pour diminuer les pertes ; c'est par des cheminements, des routes, des sentiers couverts qu'on s'avance ; c'est sans grand bruit que les pièces se placent en batterie, poussées à bras le plus souvent, et placées hors la vue de l'ennemi ; le tir direct est rare ; le tir indirect est le plus souvent employé.

Dans l'arme, on considère une batterie en vue comme étant repérée, et, par suite, comme étant détruite ; il faut lutter comme les autres armes en diminuant les pertes tout en faisant éprouver à l'ennemi celles qu'on peut lui infliger avec un maximum d'effet et dans un minimum de temps.

EFFECTIFS ET MUNITIONS

L'artillerie est formée de batteries (en France 818 batteries de toutes sortes).

L'artillerie de campagne (artillerie montée de 75 millimètres, 618 batteries ; artillerie lourde (155 millimètres), 58 batteries (depuis, cette artillerie lourde a été considérablement augmentée : artillerie de 105, de 120) ; artillerie de montagne, 24 batteries ; artillerie à cheval, 30 batteries ; artillerie de côte, 30 batteries ; artillerie de place, 68 batteries ; soit, au total, 818 batteries.

Un groupe de batteries comprend trois batteries. C'est l'unité tactique de l'arme.

On réunit un ou plusieurs groupes sous le même commandement. Le régiment ne compte que comme unité administrative et comme formation pour la mobilisation.

La batterie à tir rapide a fait apparaître, comme pour le fusil à répétition, une question des plus graves ; on touche à une partie des plus sérieuses : l'approvisionnement en munitions.

La consommation actuelle des munitions est énorme ; elle l'est d'autant plus dans l'artillerie que, pour éviter dans une certaine limite les pertes terribles au combat, on inonde le terrain d'attaque de projectiles, on l'arrose ; c'est l'expression militaire. Par suite, la quantité de munitions s'épuise vite, et on a besoin de ravitaillements fréquents.

Quelques chiffres peuvent donner une idée de cette consommation :

Le canon de 75 peut tirer 15 à 20 coups par minute dans certains cas (bataille de Revigny, 11 septembre) ; des pièces tirèrent 700 coups dans la journée !...

Le projectile employé est généralement, maintenant, l'obus à mélinite (obus explosif). Son poids est un peu supérieur à 5 kilos ; l'éclatement couvre un carré de 25 mètres sur 120 mètres de profondeur. L'éclatement d'un obus à mélinite donne environ 2.000 éclats. Les autres obus (obus ordinaires, obus à balles) sont généralement peu employés, et tous les efforts tendent à approvisionner la batterie en obus explosifs. La pièce ne dispose, en première ligne, que de 500 coups ; on voit par suite quelle difficulté on peut avoir pour continuer un tir pendant quelque temps.

Nos approvisionnements en pièces et en projectiles ont été considérablement augmentés ; nous pouvons dire avec orgueil qu'aujourd'hui l'armée française se trouve au premier rang pour l'artillerie de campagne.

Puissent les efforts réalisés et la vaillance de nos troupes nous procurer le succès final qui commence du reste à se dessiner à l'horizon.

LA COOPÉRATION DES TROIS ARMES

La coopération des trois armes est nécessaire pour obtenir, sur le champ de bataille, la victoire.

Ce principe a été proclamé de tous temps et par tous les chefs qui ont pu se rendre compte, sur le terrain de la bataille, de la nécessité de l'union étroite des trois armes pour le succès final.

C'est que pour obtenir cette victoire, c'est-à-dire l'anéantissement des forces ennemies, ce n'est pas de trop que d'employer tous les moyens dont on dispose et de les employer utilement, et dans le même moment surtout, venant tous converger dans un effort commun vers le but recherché : « l'anéantissement des forces ennemies ».

L'artillerie prépare l'action, on l'a vu ; mais, l'action préparée, il n'y a rien de définitif si l'infanterie, à son tour, ne vient occuper la position et si, par sa présence sur l'endroit même, elle n'affirme le succès et empêche la revanche.

L'infanterie, à elle seule, ne pourrait du reste obtenir ce succès car, avec les procédés actuels de retranchements, de quel effet sur des tranchées, sur des remblais, serait le feu de l'infanterie ? Et il ne viendrait à personne l'idée d'attaquer de semblables retranchements sans les avoir au préalable bouleversés, et sans en avoir, sinon chassés, du moins fortement diminué l'ennemi.

Et quand le succès est obtenu au moyen des multiples efforts de chacun, si on laissait l'adversaire se retirer sans être inquiété, le travail serait à recommencer plus loin, dans un autre endroit choisi par l'adversaire ; il faut profiter de sa démoralisation, de sa désagrégation momentanée pour le dissiper, le bouleverser, l'anéantir ; c'est la cavalerie qui intervient en trombe et sème l'épouvante et la peur ; même dans des moments critiques, lors de l'attaque ou de la défense, on aura peut-être besoin encore de la cavalerie, et on fera appel à son courage pour se sacrifier en vue du succès commun.

La coopération des trois armes est donc nécessaire pour obtenir le succès final ; il faut, il est nécessaire que chacune suive attentivement les mouvements, les progressions de l'autre ; qu'elle attende le moment pratique d'entrer en action ; qu'elle produise son effort avec toute sa vigueur, certaine d'être appuyée, soutenue par la voisine ; c'est la tactique du plus grand effort, produit par toutes les armes sur le même point qui amènera la victoire.

Il découle de ces considérations générales sur la victoire finale que, pour l'obtenir, le résultat doit être cherché sur un terrain qui prête à la coopération des trois armes ; ce n'est que sur ces terrains que la solution finale pourra être obtenue.

COMMANDANT B. DE L...

Breveté d'état-major.



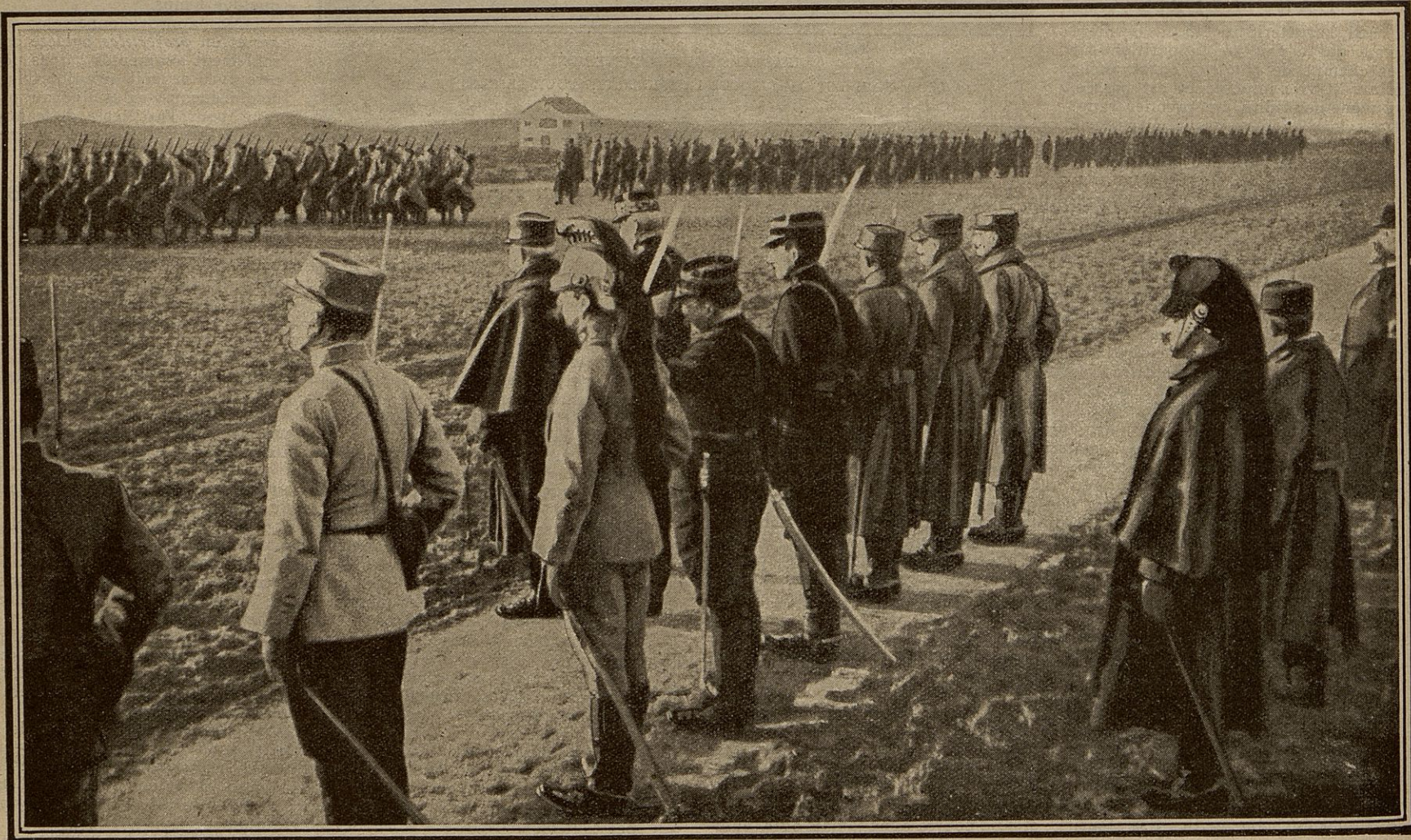
CUIRRASSIERS NOUVELLEMENT MONTÉS

A LEUR ARMEMENT ON A AJOUTÉ LA BAÏONNETTE POUR LE COMBAT A PIED

SUR LES PLAGES DE BELGIQUE



Au milieu des dunes de sable, abrités dans un profond repli du terrain, les hommes ont fait halte ; les fusils en faisceaux, les sacs posés à terre, ils prennent quelques instants de repos avant d'aller rejoindre leurs camarades qui, à l'aile gauche de l'armée belge, combattent pour la délivrance de l'héroïque Belgique.

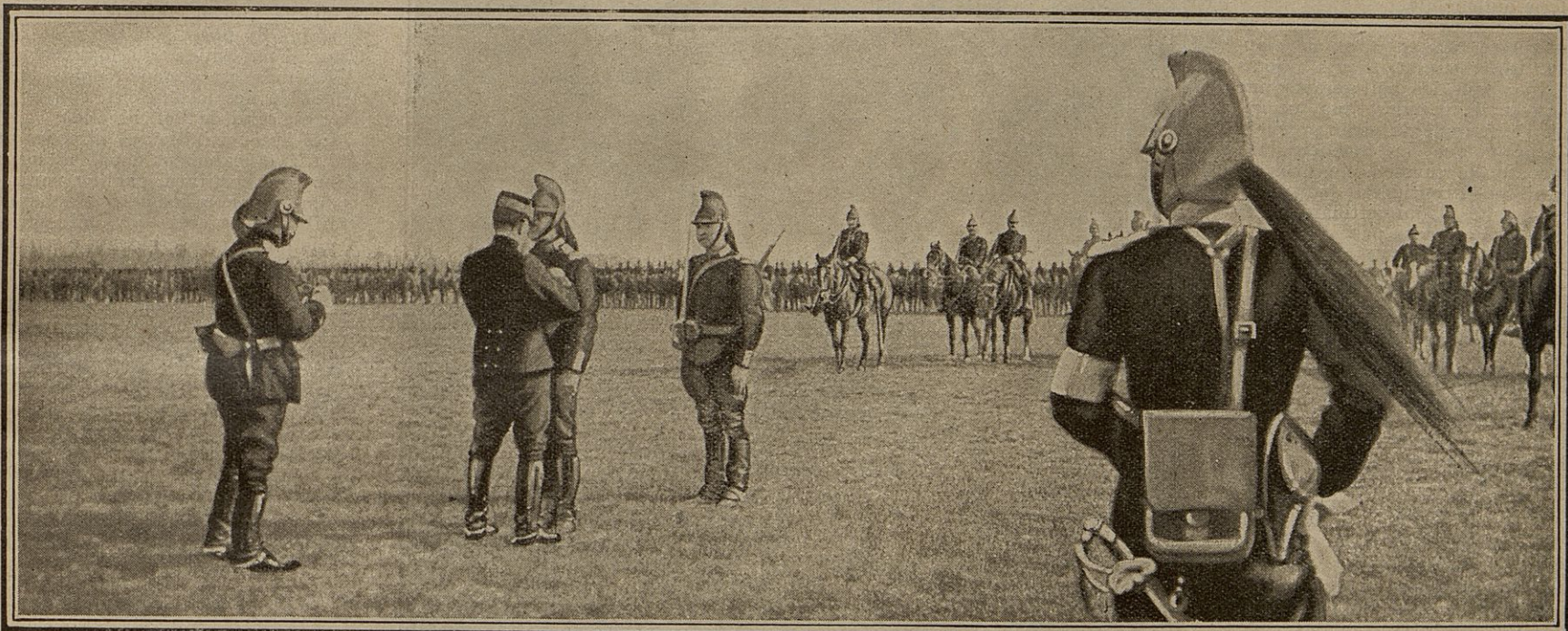


Sur une plage de la mer du Nord, les généraux Hély d'Oissel et de Gyvès viennent de remettre un certain nombre de décorations aux officiers et aux soldats qui se sont distingués dans les récents combats. Les troupes défilent devant eux ; en tête marchent les zouaves, le 11^e régiment d'infanterie territoriale les suit et son allure est magnifique de solidité et d'entrain. Derrière les généraux, les nouveaux décorés, puis au troisième rang le capitaine de Clermont-Tonnerre, le colonel Amiot et le médecin-major Trouillet.

UNE REVUE DE CAVALERIE



La guerre de tranchées a modifié complètement, sinon diminué, le rôle de la cavalerie ; plus de chevauchées brillantes, plus de chocs terribles que l'histoire des grandes guerres a immortalisés. Cependant nos cavaliers rendent chaque jour d'excellents services et les citations à l'ordre de l'armée enregistrent leurs exploits. Nos escadrons, rudement éprouvés par le début de la campagne, ont été remontés et cette brigade de dragons, que le général vient de passer en revue, prouve que cavaliers et montures sont prêts.



Soit dans le service de reconnaissances, soit en combattant à pied à côté de leurs camarades de l'infanterie, les dragons se sont toujours montrés à la hauteur de la vaillance de leurs aînés ; aussi les décorations sont-elles venues récompenser leurs actes de bravoure et de dévouement. Après avoir passé la revue de la brigade, le général a remis la croix de la Légion d'honneur et des médailles militaires aux officiers et aux cavaliers qui se sont particulièrement distingués.



Après la revue et la remise des décorations, les escadrons se sont massés au fond de la vaste plaine, puis le colonel en tête de chaque régiment, ils ont défilé dans un galop magnifique devant le général et son état-major. L'allure était superbe et chacun sentait que le moment approchait où ces beaux cavaliers seraient lancés sur l'ennemi sorti de ses tranchées, le taillant en pièces dans une poursuite sans relâche.

LA GUERRE MODERNE

L'Automobile aux Armées

Longtemps avant que n'éclatât le grand conflit, on pensait chez tous les gouvernements intéressés que l'automobile rendrait d'immenses services à la guerre, et que son emploi, sous des aspects et pour des besoins variés, serait tout à fait intensif. On entrevoyait l'impérieuse obligation de son usage pour le ravitaillement des combattants en munitions et en vivres, pour le transport du matériel léger, les déplacements rapides du commandement et de l'état-major, l'évacuation des blessés, mais bien peu se doutaient que l'automobile prendrait une part directe au combat ; que son intervention pourrait avoir une influence immédiate et déterminante sur la décision, et qu'en bien des circonstances, ce serait au chef qui manœuvrerait avec le plus d'à propos et d'habileté son escadron routier armé qu'appartiendrait la victoire ! Il en est cependant ainsi et nos alliés russes ont officiellement attribué leur récent succès de Pologne à l'emploi judicieux et massif de leur artillerie automobile.

Cet arme nouvelle qui, à l'origine de la guerre, n'avait qu'un développement très restreint, a pris aujourd'hui chez tous les belligérants une importance de premier rang, ce qui prouve l'exactitude du vieux proverbe qui affirme que la fonction crée l'organe, et la fausseté du principe militaire qu'on considérait jadis comme un dogme, et qui certifiait que la guerre ne s'improvise pas.

Ce que les Allemands ont fait

Ce sont les Allemands qui, avant les autres belligérants, et dès le commencement du mois d'août, utilisèrent les premières automobiles de combat. Vous souvenez-vous de l'impression de terreur répandue sur les populations par leurs auto-mitrailleuses lors de l'invasion de la Belgique ? Leur procédé frappait les masses et préparait l'arrivée et l'occupation de leur armée.

Leurs automobiles blindées, par groupes de quinze à vingt, abritant six ou sept hommes et une ou deux mitrailleuses, se portaient rapidement jusqu'à soixante et soixante-dix kilomètres du gros des avant-gardes, combattant efficacement sur leur passage, terrifiant les populations, et préparant, par le sentiment d'effroi dont elles imprégnaient celles-ci, l'entrée des troupes dans les contrées qu'elles se proposaient d'envahir.

Plus tard, nos ennemis cherchèrent à se servir des mêmes auto-mitrailleuses pour pousser très loin du front leurs expéditions destructives. Vers la fin d'août, pendant la brève occupation d'Amiens par les Allemands, deux de leurs officiers du génie, ayant douze hommes sous leurs ordres, tentèrent un raid jusqu'à Pont-de-l'Arche, pour y faire sauter le grand pont sur lequel la ligne Havre-Paris franchit la Seine. La troupe parvint bien jusqu'au terme de son expédition, mais ayant été aperçue dans la forêt de Lyons et signalée, elle fut ou tuée ou capturée à l'entrée d'Igovie, à pied-d'œuvre, sans avoir pu faire aucun mal.

Ce sont là, pourrait-on dire, les prémices de l'emploi de l'automobile armée. Mais celle-ci prend aussitôt, et très vite, chez tous les belligérants, un développement extrêmement rapide. Et constatation assez curieuse, qui se répète d'ailleurs pour bien d'autres points et dans bien d'autres détails d'organisation ou d'armement, ce développement suit chez les belligérants ennemis une progression absolument parallèle.

Les auto-mitrailleuses

Tout d'abord, de part et d'autre, on organise des sections d'auto-mitrailleuses. Cette arme est destinée au combat très rapproché, au contact ; elle doit être extrêmement mobile, maniable, rapide et bien protégée contre le tir de l'infanterie. Les auto-mitrailleuses allemandes sont montées sur châssis de 15 à 20 chevaux ; la puissance varie suivant les types, car il est bien évident que dans une organisation aussi hâtive, il ne saurait être question d'uniformité. La mitrailleuse et ses servants, de même que les organes essentiels du châssis, sont abrités par un blindage en acier chrome-nickel ayant de quatre à cinq millimètres d'épaisseur et donnant une protection réellement efficace, à quarante ou cinquante mètres, contre la balle du fusil ou de la mitrailleuse. Le moteur, le radiateur, le conducteur sont enfermés dans une carapace d'acier.

Le modèle de blindage et la disposition générale de la voiture varient dans des limites très étendues, suivant la conception du constructeur, car plutôt que de tracer une règle et des plans uniformes, la plupart des gouvernements ont préféré s'en rapporter à l'imagination des fabricants et leur laisser l'initiative de leurs propositions.

Les uns ont monté sur le châssis une énorme boîte métallique d'où, par le couvercle qui s'ouvre, peut sortir la mitrailleuse. Une fois le tir effectué, mitrailleuses et mitrailleurs se renferment à nouveau, tels des diables dans leur boîte, et l'auto part rapidement prendre une nouvelle position. Dans le modèle construit par d'autres, la boîte est à ciel ouvert, sans couvercle ; la mitrailleuse en émerge avec son bouclier, et peut pivoter dans tous les sens.

Ici, c'est une véritable tourelle en miniature qui s'élève derrière la carapace où s'abrite le conducteur. Mitrailleuse et bouclier pivotent au centre de la tourelle qui protège les servants. Là, voici une variante : la tourelle se termine par une coupole-bouclier d'où sort le canon de la mitrailleuse, alors que sous la coupole s'ouvrent des meurtrières permettant au besoin, par le tir du fusil, de seconder l'action du tir rapide.

Les roues de ces différents engins sont en fil d'acier, en raison de leur moindre vulnérabilité. Une roue à fil d'acier peut continuer à rouler, même cassée par un projectile, alors qu'une roue en bois se trouve mise hors de service par la rupture d'un seul rail.

Les Allemands ont banni complètement le bois des roues de leurs auto-mitrailleuses, de même qu'ils les montent presque toujours sur bandages sans air, la souplesse — une souplesse relative, mais pourtant suffisante — étant alors assurée, soit par l'élasticité propre du caoutchouc, s'il s'agit de bandes pleines, soit par une matière élastique, ne subissant que des déformations momentanées, inévitables, qu'on introduit dans la chambre du pneu, à la place de l'air. Cette composition qu'emploient les Allemands est connue depuis longtemps de nos techniciens, et leur secret est celui de Polichinelle.

Les auto-mitrailleuses blindées ont été très efficacement doublées, dès le début des hostilités, par nos ennemis comme par nous-mêmes, de moto-mitrailleuses légères qui ont parfois rendu de grands services. Ce sont des motocyclettes à un ou deux cavaliers, auxquelles on a adapté une petite mitrailleuse. On conçoit la maniabilité de ce léger outil, pour lequel tous les chemins sont carrossables et qui, pour cette raison, peut provoquer des surprises. C'est le moucheron impondérable qui vole, bourdonne, passe et repasse, fonce, pique et se retire, le tout avec la même rapidité. Au point de vue moral, aussi bien qu'au point de vue matériel, le concours de la moto-mitrailleuse, quand elle est employée en nombre suffisant, peut être très utile au commandement.

Les tracteurs automobiles
d'artillerie lourde

En même temps que l'usage des auto-mitrailleuses se développait chez tous les belligérants, avec une extrême rapidité, celui des tracteurs d'artillerie lourde subissait une progression à peu près parallèle. On sait qu'au début de la guerre, certains des gros mortiers allemands étaient déplacés par la traction animale, et les relations nous ont appris qu'il fallait vingt à trente paires de chevaux pour manœuvrer un 420. Cette indication était probablement inexacte : le gros 420 allemand, avec ses annexes, re-

présente en effet un poids formidable — probablement plus de cent tonnes — et ne peut être manœuvré que sur rails. Il s'agissait là vraisemblablement de pièces de 21 centimètres, dont les dimensions justifient d'ailleurs un pareil luxe d'attelage.

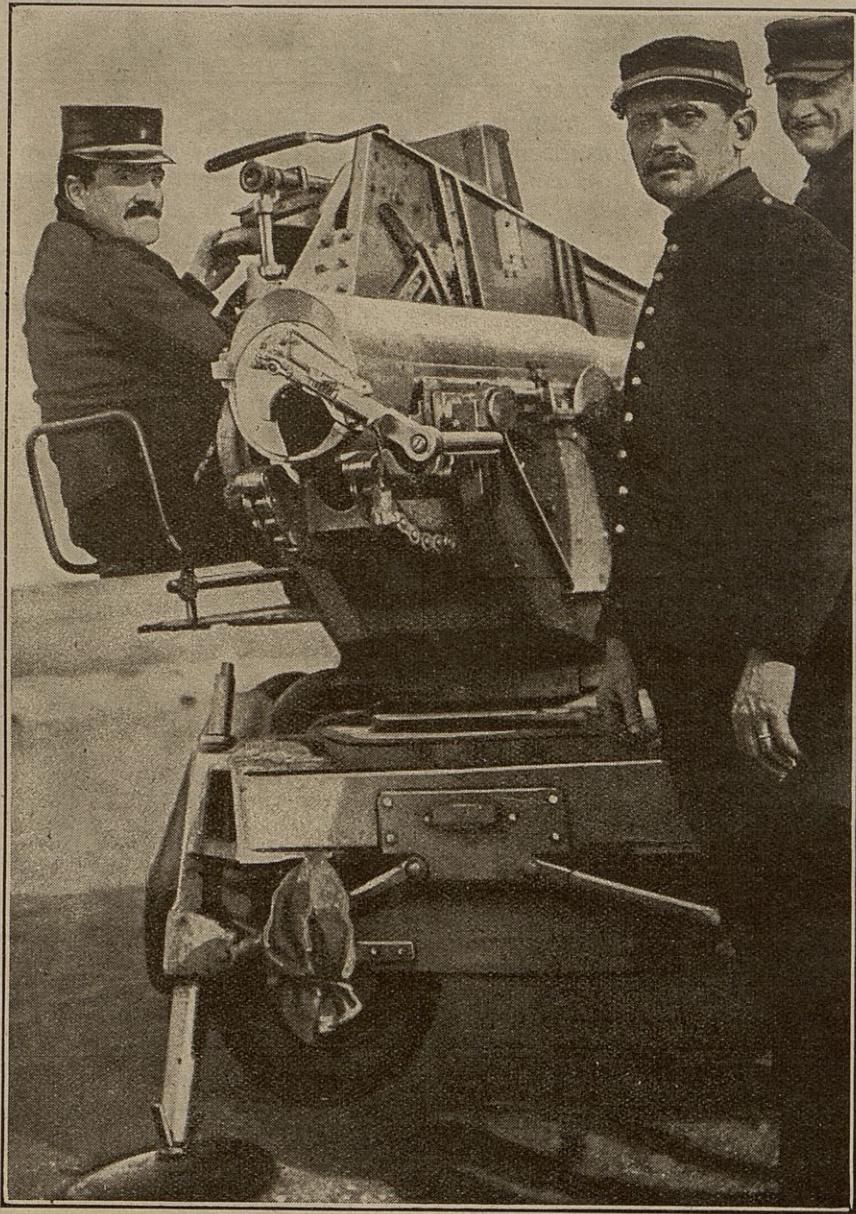
Ce mode de déambulation ne fut d'ailleurs qu'occasionnel et provisoire, nos ennemis ayant prévu longtemps avant la guerre l'emploi de gros tracteurs à quatre roues motrices. Nous-mêmes n'étions pas restés en retard sur ce terrain, et aux concours militaires de poids lourds, qui reçurent depuis des années la plus large publicité, on a pu voir quelques spécimens de ces admirables engins, qui franchissent les obstacles les plus extraordinaires, fossés, talus, ornières, et passent à travers champs et à travers terrains variés, traînant leurs grosses pièces, on serait tenté de dire « avec le sourire » !

Les Allemands attendent jusqu'à quatre tracteurs de cent chevaux chacun sur certaines pièces de leur artillerie lourde. Quand l'attelage rencontre des terrains défoncés, on munit les roues de pattes très larges, qu'on pourrait dénommer raquettes à boue, par analogie de but, sinon de construction, avec les raquettes à neige, et qui empêchent les véhicules de s'enfoncer.

Les auto-cannons de campagne

Mitrailleuses extra-légères, artillerie extra-lourde. Disons quelques mots maintenant de l'artillerie moyenne, des pièces de campagne, dont la maniabilité est aussi un facteur essentiel de succès.

Ici la question de la protection est secondaire. Le canon se place, généralement, hors de portée du tir d'infanterie ; le blindage contre la balle d'infan-



UN CANON DE 75 MONTÉ SUR AUTOMOBILE

terie est donc inutile ; quant au blindage contre les projectiles d'artillerie, il ne faut guère songer à l'installer sur un véhicule dont l'un des principaux avantages doit être l'extrême aisance de déplacement, donc une suffisante légèreté. Les Allemands, en raison de ces considérations, ont supprimé totalement le blindage sur leurs auto-canon montés avec des 77. Le véhicule ne comporte d'autre protection qu'un bouclier pour le pointeur.

Au point de vue mécanique, nos ennemis — comme nous-mêmes, cela va sans dire — ont fait subir à leurs auto-canon des modifications profondes. Les types les plus récents comportent, outre les quatre roues motrices, deux directions et quatre vitesses en marche arrière aussi bien qu'en marche avant.

L'auto peut être ainsi conduite dans les deux sens à la manière d'un tramway électrique, sans avoir à être retournée. On conçoit quelle prestesse une semblable conception donne au véhicule, quelle aisance de manœuvre, quelle rapidité de déplacement en présence de l'adversaire ! Plus de temps perdu en marches avant et en marches arrière, en manœuvres au cours desquelles on risque, dans la hâte de repartir, de caler le moteur et de s'immobiliser sous le feu de l'ennemi ! Un levier à pousser, un conducteur qui change de siège, et l'auto repart dans la direction opposée à celle qu'elle suivait, et avec la même rapidité.

Un autre objectif important à atteindre, pour l'auto-canon portant une pièce de campagne, c'est la fixité, l'immobilité rigoureuse du véhicule pendant le tir. Il ne faut pas que les ressorts fléchissent, il ne faut pas que les roues reculent. On connaît la stabilité merveilleuse donnée à notre artillerie légère par le frein hydro-pneumatique. Il faut que cette qualité primordiale subsiste quand le canon est monté sur un châssis automobile. Tous les belligérants emploient, pour réaliser cette donnée, un système dont la construction comporte des variantes, mais dont le principe est le même. Ils appuient pendant le tir la plateforme qui porte le canon sur des vérins ; quatre vérins, généralement hydrauliques, viennent, aux quatre angles du véhicule, appuyer directement le canon sur le sol. De sorte que les roues, de même que les ressorts sont complètement délestés pendant le tir. Les Allemands arment avec leurs pièces de 77 des autos-canon de 28 à 35 chevaux. Leur vitesse moyenne d'étape est d'environ dix-huit kilomètres à l'heure. C'est d'ailleurs la vitesse prévue pour leurs trains automobiles d'artillerie lourde. Leurs auto-canon de 77 sont montés sur des bandes pleines doubles à l'arrière, simples à l'avant.

Le lecteur qui veut bien suivre ces lignes aura été frappé par ce fait que j'y parle presque exclusivement de ce qu'ont fait nos ennemis ; ce qui a été réalisé par les trois nations alliées est à peu près totalement passé sous silence. Est-ce à dire que de ce côté-ci de la ligne, nous sommes, au point de vue automobile, restés en arrière ? Non pas ! L'emploi des automobiles est encore plus intensif de ce côté-ci des tranchées que de l'autre ! Ceux des Allemands qui ont été décimés par certains de nos auto-canon, du côté de Nieupoort, en janvier, de même que ceux qui furent massacrés en Pologne, par les auto-canon des Russes, en février, pourraient — si la parole leur était par miracle rendue — en dire quelque chose ! Mais c'est volontairement que je me suis abstenu de parler de nous. Tout ce qu'il m'est possible de dire, c'est que des deux cent mille automobiles, dont certains statisticiens attribuent l'usage à l'ensemble des armées belligérantes, les alliés possèdent la majeure partie. A ce point de vue, comme à tous autres, nous dominons nettement l'adversaire,

et il n'est pas de perfectionnement réalisé chez eux qui n'ait trouvé chez nous sa réplique. Alors qu'il en est certains, imaginés chez nous, que les Allemands ne peuvent ni créer, ni copier, parce qu'il y a quantité de produits, quantité de matières qui nous parviennent en abondance, alors que chez eux leur rarefaction se fait de plus en plus sentir.

Applications multiples

Ce court croquis, tracé rapidement, n'a touché qu'une partie, une faible partie des emplois de l'automobile aux armées. Je ne me suis occupé que du combat, mais à combien d'autres usages la voiture mécanique ne se prête-t-elle pas ?

Tous les Parisiens savent que leurs pimpants autobus se promènent du côté du front, spécialement affectés au transport de la viande. Tous savent

que les grands auto-cars dans lesquels les touristes admiraient jadis le Louvre, l'Arc de Triomphe, les Champs-Élysées et Versailles, portent maintenant les poilus là où ils ont à « travailler ». Nul n'ignore que les ravitaillements en vivres, en munitions, en personnel, se font en automobile, que grâce à la voiture mécanique, nos braves troupiers ont toujours de la viande excellente et fraîche, fournie par des animaux bien reposés, abattus sur place sans avoir préalablement subi des marches fatigantes qui donnent la fièvre à la bête et une qualité médiocre à sa chair.

Ceci, chacun le sait. Mais soupçonne-t-on tous les emplois auxquels l'automobile se prête avec une extrême docilité ?

Tenez : prenez un organisme au hasard, le service de santé. A lui seul, il utilise cinq variantes d'autos : les voitures d'évacuation, les voitures-salles d'opérations, les voitures de radiographie, les voitures-cuisines, les voitures de stérilisation d'eau ! Et peut-être que j'en oublie ! Le service de l'aviation, cinq variétés : les voitures-treuil, les fourgons pour le transport des appareils, les voitures-ateliers, les voitures-remorques, les voi-

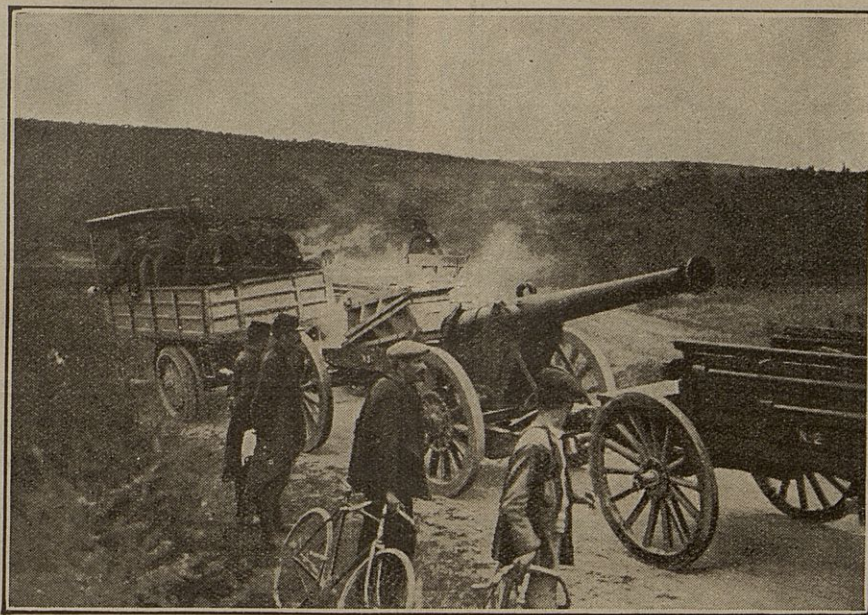
tures de convoyeurs. Et vous avez encore les auto-projecteurs, dont les Allemands possèdent un type permettant, par le seul jeu du moteur, d'élever une échelle de trente mètres de hauteur avec observateur et téléphone !

Cet engin, curieusement construit, mérite une mention spéciale. Le corps de l'appareil est constitué par un jeu de tubes télescopiques, rentrant les uns dans les autres, qui, lorsqu'ils sont à leur position de route, occupent le minimum de place et donnent une longueur telle que le véhicule peut traverser sans encombre les passages en dessous qu'il rencontre. Quand il s'agit de mettre le réflecteur en action, on embraye un mécanisme spécial, et la colonne se développe automatiquement avec le projecteur à son sommet. Une échelle de corde permet à l'observateur de s'y porter et, de là, il téléphone les renseignements que le projecteur lui permet de découvrir et qu'il a à donner.

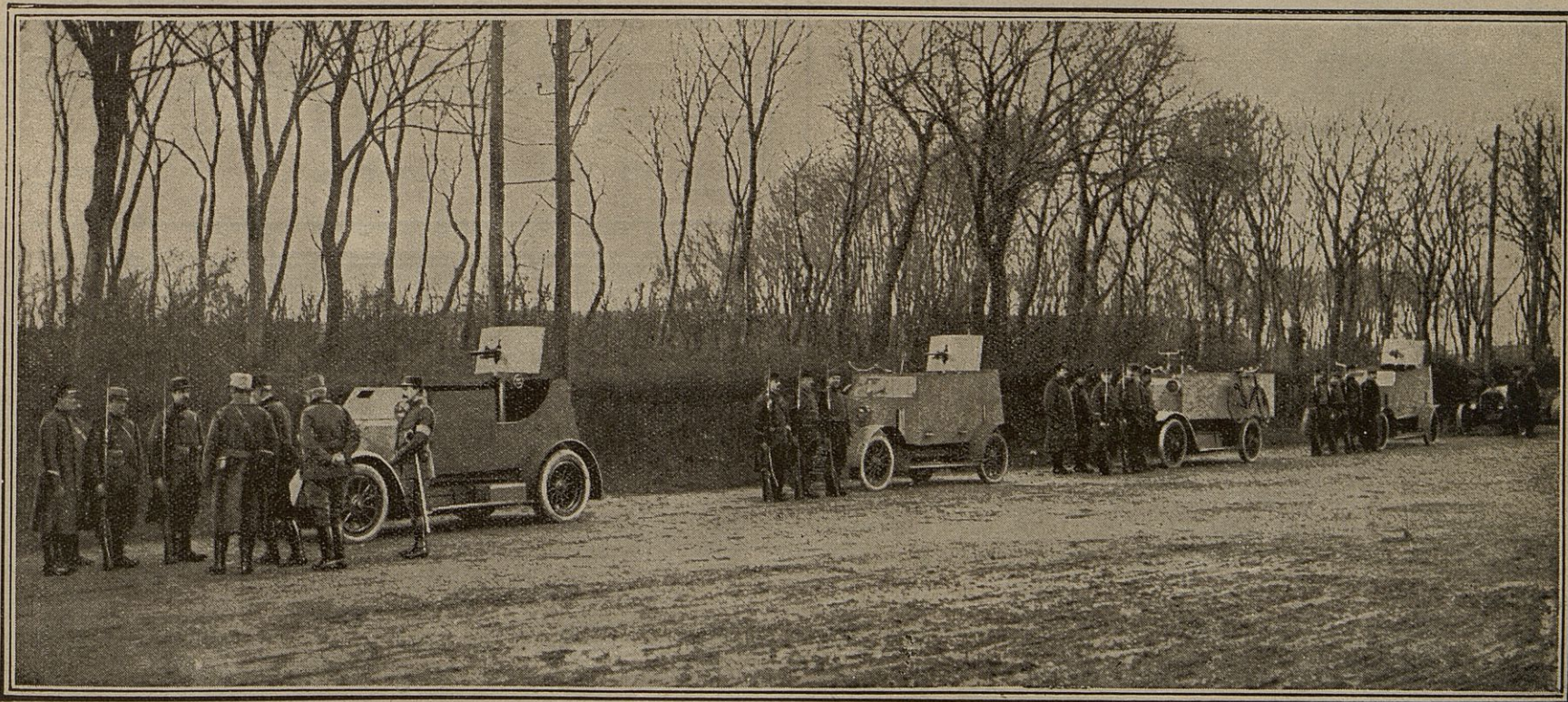
Voilà quelques exemples de l'emploi de la voiture mécanique aux armées.

Et il y a certes bien d'autres applications encore, qui ne me viennent pas à l'esprit et qui prouvent qu'à la guerre l'automobile et le moteur sont partout, à l'arrière comme au front, dans les airs comme sous l'eau.

MORTIMER-MÉGRET.



TRACTEURS AUTOMOBILES POUR L'ARTILLERIE LOURDE



LE GÉNÉRAL DITTE PASSE LA REVUE DES AUTO-MITRAILLEUSES QUI VONT PARTIR POUR LE FRONT

LES PREMIÈRES OPÉRATIONS DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE AUX DARDANELLES

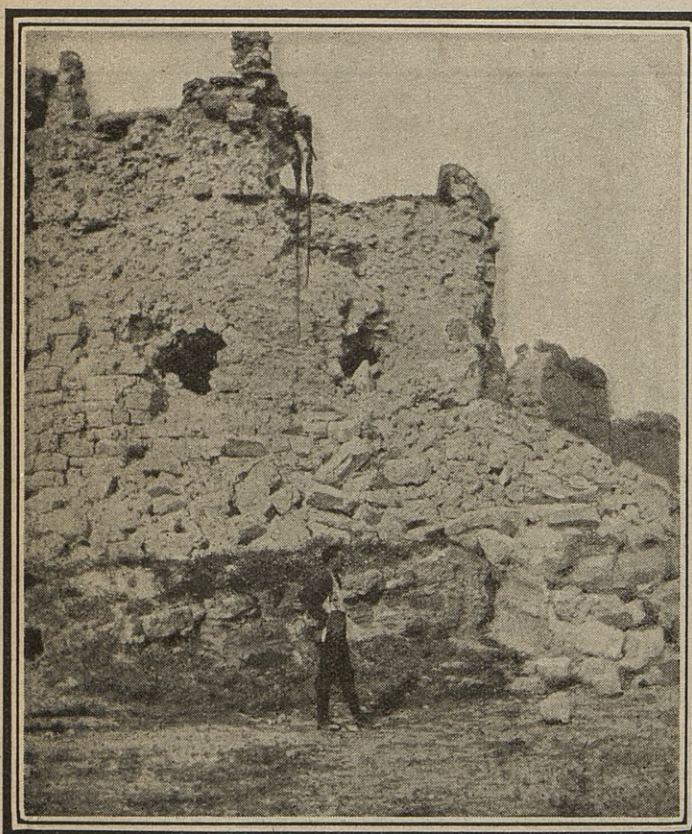
La destruction du fort de Seed-el-Bahr



1. — Une des premières batteries de notre 75 pointée pour tirer de la presqu'île de Gallipoli sur la côte d'Asie.



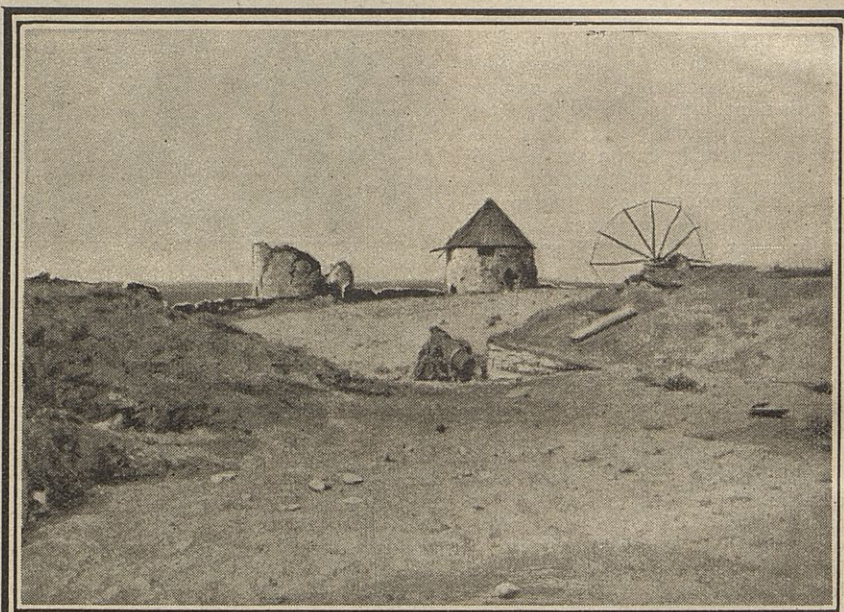
3. — Ce qui reste des murs du fort de Seed-el-Bahr après le bombardement par les cuirassés alliés ; au pied de la muraille, quelques vieux canons turs hors d'usage.



5. — La partie du fort de Seed-el-Bahr du côté de la mer ; les obus ont bouleversé la muraille.



2. — Intérieur de la forteresse de Seed-el-Bahr ; sur le sol, un affût de grosse pièce tordu par les obus de la flotte.

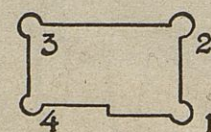


4. — Ligne de tranchées et batterie turques devant les moulins ; les canons sont braqués vers l'entrée des Dardanelles.

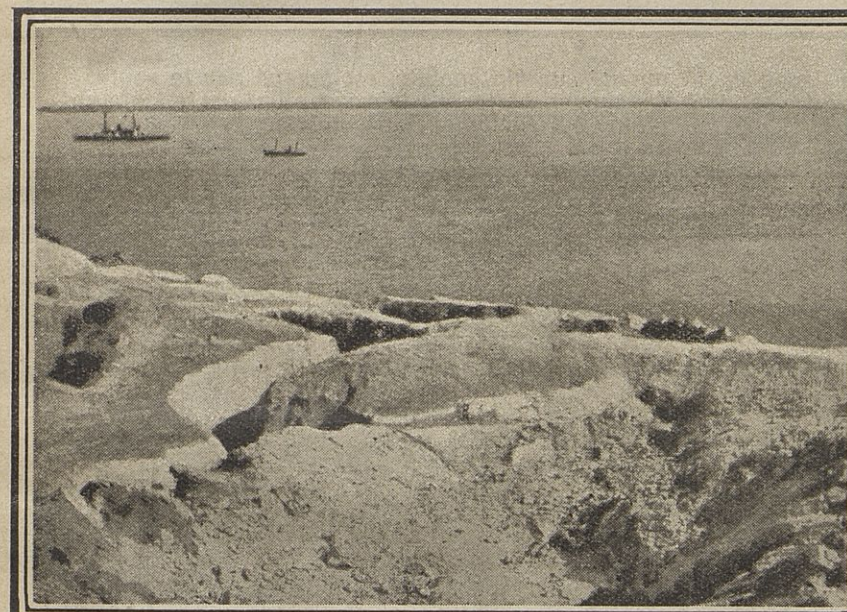
Tranchées (Phot. 9 - 4)

Moulin à vent (Phot. 7)

Batterie 75 (Phot. 1)



7. — Moulin à vent situé au-dessus de Seed-el-Bahr ; il porte les marques sérieuses du bombardement.



9. — Tranchées construites par les Turcs au sommet des falaises ; dans le bas, un énorme trou d'obus ; en face, la côte d'Asie.

Kum Kalé

A S I E

Batterie de 305 (Phot. 12 et 3)

Seed-el Bahr la forteresse (Phot. tourelle N°2)

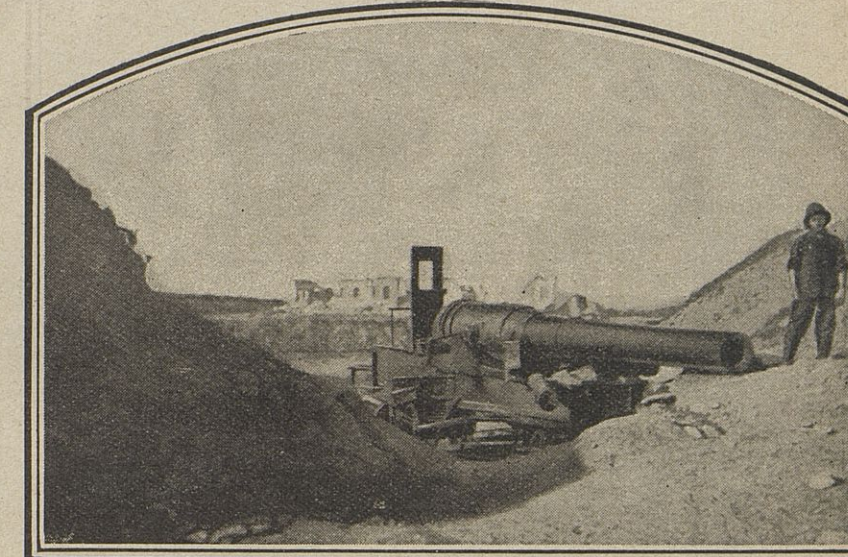
Tranchées et petits canons (Phot. 6)

Batteries du Cap Helles 305 (Phot. 8-10)

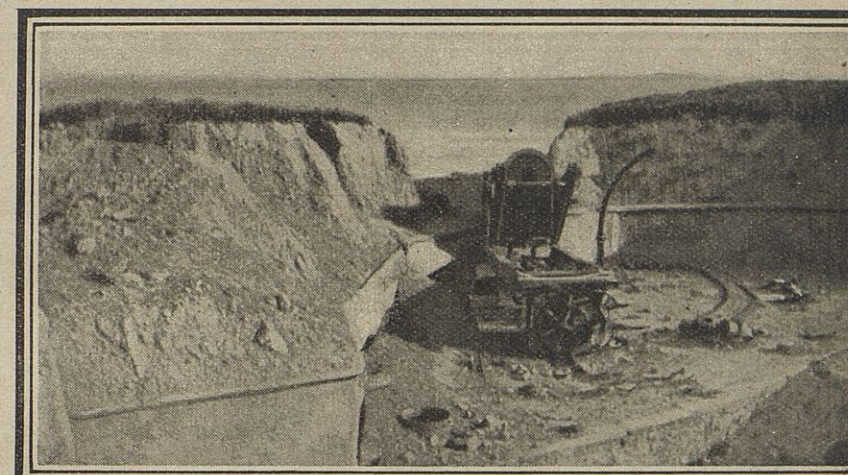


11. — Vue extérieure de la forteresse de Seed-el-Bahr après le bombardement par les escadres alliées. En bas, à droite, un tas de fils de fer barbelés.

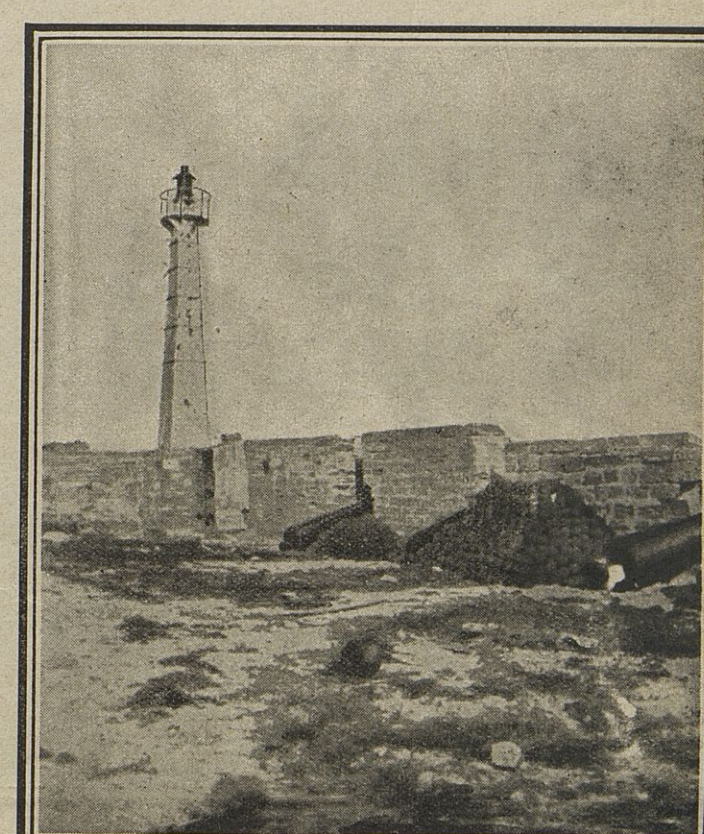
La prise des batteries du cap Hellès



8. — Un canon de 305 des batteries turques du cap Hellès qui défendaient la pointe extrême de la ville de Seed-el-Bahr.

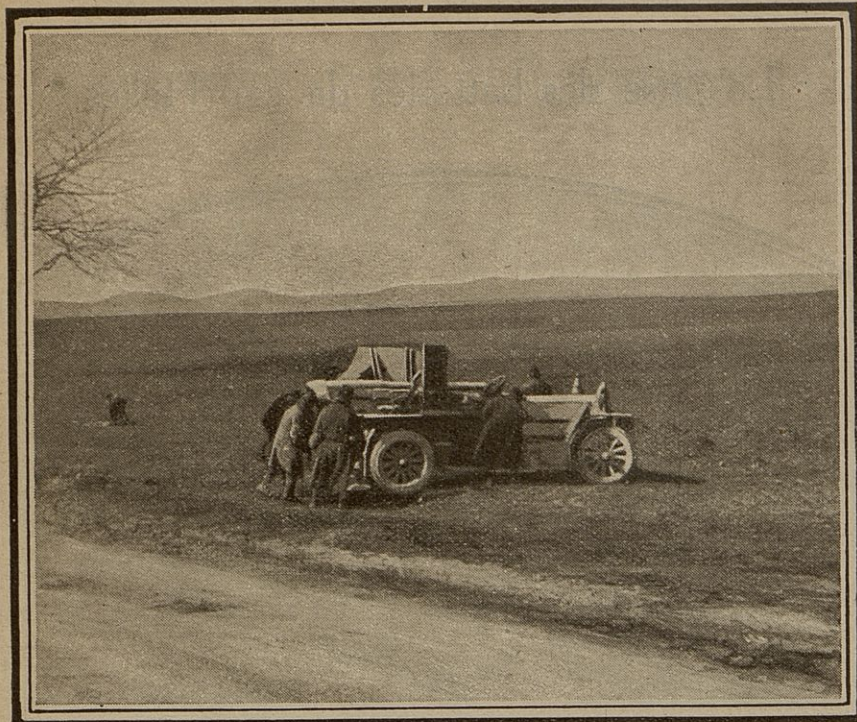


10. — Les Turcs avaient puissamment fortifié l'entrée du détroit. Voici la batterie du cap Helles ; en arrière du gros canon on voit un chariot sur rails pour le transport des obus.



12. — Le phare de Seed-el-Bahr ; derrière le mur de vieux canons et un tas de boulets en fonte.

LES AUTO-CANONS EN ARGONNE



La rapidité de déplacement de notre artillerie qui était déjà supérieure à celle de l'artillerie allemande a été augmentée encore par l'emploi d'auto-cannons qui se généralise de plus en plus.



Le canon de 75, monté sur automobile, est amené par la route au point où il doit être mis en batterie ; le caisson qui porte les munitions est également automobile.



On voit ici comment une batterie de canons montés sur automobiles est vivement mise en position pour le tir : l'automobile qui porte les munitions se tient à proximité jusqu'au moment où, les obus ennemis venant à pleuvoir, on repartira à toute vitesse pour une position moins exposée.

LE RAVITAILLEMENT EN ARGONNE



On a été unanime à reconnaître le bon fonctionnement des services de l'intendance ; nos soldats n'ont jamais manqué de vivres et cependant le ravitaillement des tranchées de première ligne n'est pas toujours facile, surtout dans les bois de l'Argonne.

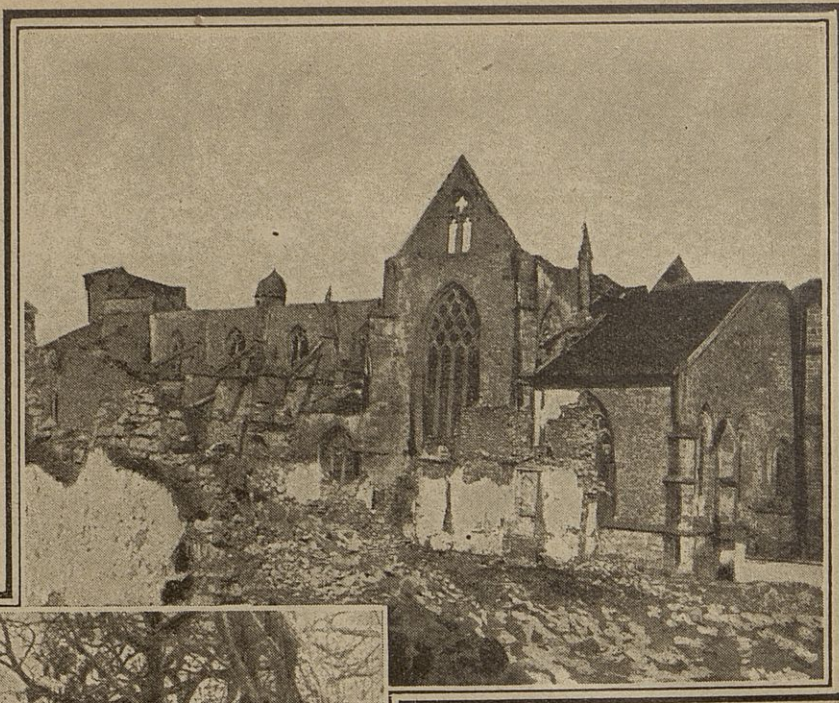
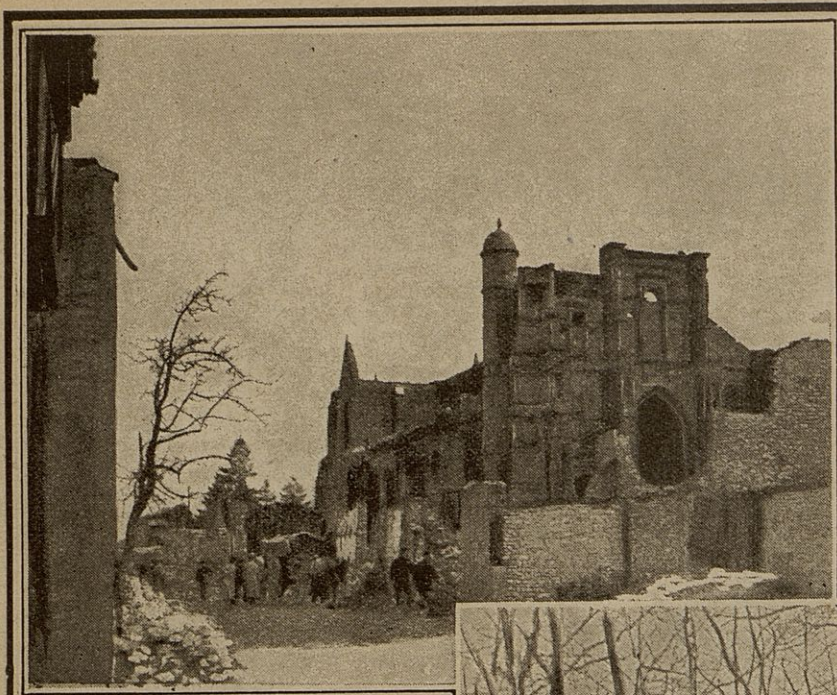


Voici une corvée de pain ; les soldats ont enfilé les boules de son le long d'une perche et ils vont ainsi vers les tranchées porter à leurs camarades le bon pain blanc autrement appétissant que le pain KK dont l'ennemi est mal approvisionné d'ailleurs.



La voiture chargée de pains est amenée aussi près que possible de la ligne des tranchées. Mais, sur les chemins forestiers des bois de l'Argonne défoncés par le mauvais temps, les roues s'embourbent dans les ornières profondes. Il ne faut pas moins de quatorze chevaux pour traîner le chargement et encore les pauvres bêtes, tirant à plein collier, ont-elles les plus grandes peines à le faire avancer ; les conducteurs jurent, les fouets claquent ; on arrivera.

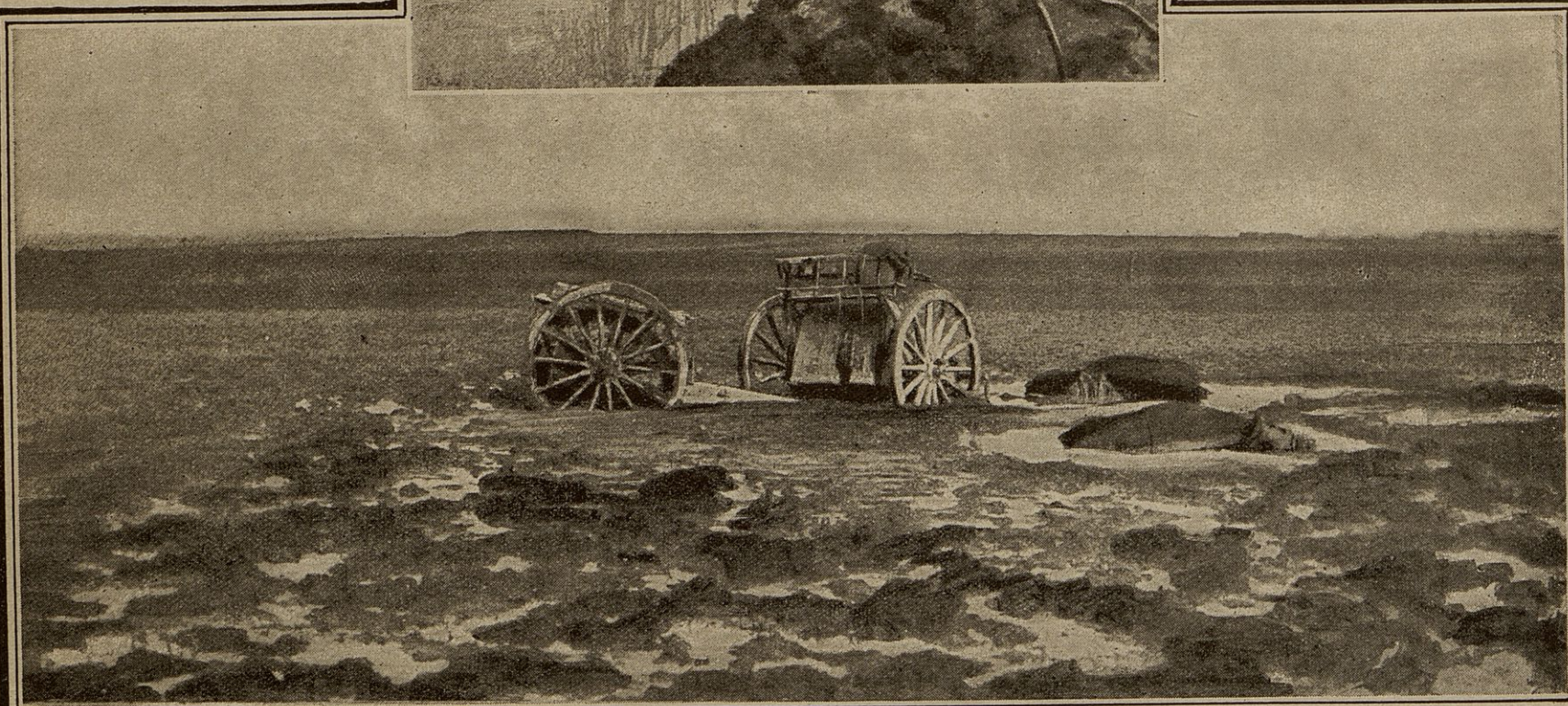
EN LORRAINE



Le village de Rembercourt-aux-Pots, dans l'arrondissement de Bar-le-Duc, s'est trouvé, lui aussi, dans la zone de la bataille et il en a gardé de douloureuses cicatrices : les maisons ont été démolies ou incendiées ; des ruines, des monceaux de décombres, des façades éventrées, ce sont là les témoins de la rage dévastatrice de l'ennemi. Les habitants avaient presque tous fui leurs maisons ravagées par les obus. L'église a subi le même sort que toutes les églises qui se sont trouvées sur le passage ou à la portée des Allemands.



Les deux photographies que nous en donnons ci-dessus montrent que les obus allemands s'acharnent à détruire tous les sanctuaires. Le clocher n'existe plus ; la voûte s'est effondrée par endroits ; les vitraux ont été mis en miettes. La photographie du milieu représente un caisson embourbé dans une route forestière ; le mauvais temps avait rendu, dans cette région, les chemins absolument impraticables ; ce n'est qu'au prix des plus grands efforts que l'on est parvenu à assurer le ravitaillement des troupes en vivres et munitions.



La plaine de Woëvre n'a été cet hiver et pendant une partie du printemps qu'un immense lac de boue : dans les tranchées, les hommes s'enfonçaient jusqu'aux genoux, aucun mouvement n'était possible. On voit ici des caissons embourbés ; les chevaux sont tombés et n'ayant pu reprendre pied, se sont noyés dans la boue.

L'espionnage allemand⁽¹⁾

RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT
DU SERVICE SECRET

VIII

Les femmes espions

(Suite)

C'est un fait bien connu que le gouvernement de Berlin a non seulement fermé les yeux sur l'établissement de maisons de mauvais renom dans la ville, mais encore qu'il l'a encouragé tout simplement parce qu'il peut se procurer des renseignements importants par les tenanciers de ces maisons.

C'est ainsi que des jeunes gens, appartenant à des ambassades étrangères à Berlin, et même à des départements du gouvernement de la capitale allemande, ont été attirés dans certains établissements fameux.

Il s'agissait, dans le premier cas, d'apprendre, par des indiscretions, ce qui se passait dans les ambassades, et, dans le second, de se renseigner sur la probité de ceux à qui est confiée la charge des affaires nationales allemandes.

La femme qui tenait cet établissement avait, à son acquit, beaucoup de réputations ruinées et bien des existences brisées dans le cours de sa carrière.

On sait déjà que les espions permanents, désignés dans l'argot du système sous le nom de « bureaux de poste », ont à envoyer au service central certaines informations.

Ces informations peuvent se classer de la façon suivante :

Tous les renseignements possibles sur les officiers généraux et leur égaux dans le pays visé, avec des détails se rapportant aussi bien à leur vie privée qu'à leurs fonctions.

Des renseignements circonstanciés sur tous ceux qui sortent des écoles militaires ou navales pour entrer comme officiers dans l'armée ou dans la marine.

Des renseignements sur tous les directeurs et examinateurs des écoles militaires et navales.



THEISSEN

chef de l'espionnage allemand en Belgique

Des renseignements sur le service et la personne de tous les fonctionnaires qui ont la direction d'arsenaux, de fabriques de poudre, de dépôts de matériel de guerre et de munitions, et d'autres établissements se rapportant à l'organisation militaire et navale.

Des rapports sur les officiers d'état-major, les aides de camp, les officiers d'ordonnance des géné-

raux, portant particulièrement sur leur vie privée et leurs habitudes.

Des indications détaillées enfin sur les officiers ou fonctionnaires employés dans les ministères, les secrétaires ou sous-secrétaires dans les bureaux du gouvernement, *principalement sur ceux dont les conditions d'existence sont précaires, ou dont les affaires vont mal.*

Si l'on tient compte de la nature, très variée du travail nécessaire pour obtenir ces renseignements, ainsi que des occasions et des facilités dont une femme dispose pour se procurer des informations d'un caractère tout à fait privé, on verra que les espionnes peuvent rendre des services d'une valeur inestimable.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, l'Allemagne désire savoir, non seulement ce qui peut être d'une utilité immédiate, mais encore les petites choses dont elle pourra tirer parti à un moment donné. Aussi toute information qui est possiblement utilisable, aussi bien que celle qui le sera certainement, est-elle la bien venue.

Dans toute maison de fonctionnaire d'une classe moyenne, soit en France, soit en Angleterre, une domestique allemande, capable de très bien faire son service, et au-dessus de tout soupçon de la part de ses maîtres, peut rendre d'excellents services au département de l'espionnage de son pays, simplement en tenant constamment ses oreilles ouvertes.

Une bonne, en effet, qu'elle soit une espionne ou une honnête servante, sait à peu près tout ce qu'on peut savoir sur ses patrons.

Si la situation financière de son maître se trouve en si mauvaise posture qu'on puisse essayer d'acheter celui-ci avec des chances plus ou moins éloignées de succès, elle ne l'ignore pas.

Si sa maîtresse s'est compromise d'une façon quelconque et prête ainsi au chantage, il est plus que probable que la domestique est la première à le savoir, puisque, sans être soupçonnée le moins du monde, il lui est facile de mettre la main sur des lettres dont le mari lui-même ignore l'existence. D'ailleurs, en supposant les choses au pis, fût-elle prise sur le fait, on ne pourrait lui reprocher qu'une curiosité déplacée.

Le principe, en effet, du système inauguré par Stieber est de faire toujours le travail suivant la loi du moindre effort, en choisissant des moyens qui offrent le double avantage, d'abord de ne pas faire naître le soupçon, à cause de leur simplicité même, et ensuite d'assurer la sécurité de celui qui les emploie en même temps que l'efficacité de sa besogne.

Inutile d'ajouter que ce système a donné d'excellents et importants résultats, surtout dans le cas des femmes espions.

Ce n'est pas l'aventurière, dont les romans se sont plus à nous tracer un portrait brillant, qui fait le travail le plus utile, mais bien au contraire l'humble femme, digne en apparence de la confiance la plus absolue, qui s'acquitte de son service, quel qu'il soit, sans qu'on songe à la surveiller, parce qu'elle est à la place qui lui convient, et qu'on n'a aucune raison de la soupçonner.

Non pas que les grandes aventurières ne jouent, elles aussi, quelquefois, un rôle important. C'est l'une d'elles qui a trouvé moyen de faire échouer le mariage clandestin d'un des princes de la famille impériale. Une autre encore a arrangé un mariage entre un roi de la maison de Bourbon et une princesse de la dynastie des Hohenzollern.

Mais ce sont là de véritables exceptions au travail ordinaire des femmes espions, qui est bien le moins romanesque, le plus bas et le plus vil qui existe, comme d'ailleurs tout le travail de l'espionnage, qu'il soit accompli par des hommes ou par des femmes.

Le rôle joué par la femme au point de vue militaire en temps de guerre est très restreint, car il faut, là, l'endurance d'un homme pour supporter les dures fatigues qui sont habituellement le lot des combattants aussi bien que des espions, dès que les armées sont entrées en campagne.

En ce cas, cependant, les femmes peuvent être employées à porter des messages et à rendre d'autres menus services du même genre. Celles d'entre elles qui ont réussi à garder leur place dans des maisons publiques ou bourgeoises peuvent fournir un concours extrêmement précieux en rapportant les plans dont elles entendent parler. Il est vrai qu'il est rare qu'on laisse rien transpirer d'important de ces plans dans le public, car l'organisation et l'étendue du système d'espionnage allemand sont trop connues dans les cercles officiels des autres pays pour qu'on ne se tienne pas sur ses gardes.

Pendant le siège de Liège, des hommes se déguisèrent à plusieurs reprises en femmes, dans l'intention de se procurer, sous ce travesti, des informations pour le général en chef allemand.

C'est ainsi qu'un beau jour on remarqua dans la ville quatre dames, dont certains détails dans la toilette et les allures attirèrent l'attention, en même temps que les soupçons de la police.

Ces personnes à la tournure équivoque furent arrêtées, interrogées, et une enquête sommaire suffit à régler la question de leur sexe. En poussant plus loin les investigations, on n'eut pas de peine à s'assurer que c'étaient des espions allemands, et on leur fit subir le juste châtiment dû à leur audace.

Avant d'être exécutés, plusieurs espions, faits prisonniers au cours de la guerre actuelle, ont déclaré qu'ils avaient été contraints par la force à exercer ce triste métier. On tire ainsi au sort, dans l'armée allemande, un certain nombre d'hommes, en leur laissant le choix du déguisement sous lequel ils doivent se rendre dans les lignes ennemies.

Dans beaucoup de cas, ce déguisement présente toutes les chances possibles d'être immédiatement percé à jour, et les hommes qui le portent savent qu'ils vont à une mort presque certaine. On peut même dire



GERTRUDE BRIEGER

le type inélégant de l'espionne allemande

qu'ils courent après, lorsqu'il s'agit d'un travail de femme si facile à reconnaître quand celui qui en est vêtu n'en a pas l'habitude, comme les soldats allemands dont nous venons de parler.

On pourrait citer maints exemples, en Belgique, de gens qui portaient les insignes de la Croix-Rouge et qui n'étaient autres que des espions, ainsi que la preuve en a été faite d'une façon irréfutable.

L'Est et le Nord de la France fourmillaient, avant la guerre, de femmes espions, réparties suivant le système des « postes fixes ».

C'étaient, pour la plupart, de simples auxiliaires, car il est rarement arrivé que la direction d'un poste fixe soit confiée à une femme, pour cette raison aisée à comprendre qu'il n'est pas facile à une femme — en tout cas moins que pour un homme — de se mettre à la tête d'une maison de commerce, quelle qu'elle soit, et de la faire marcher.

Aussi la majorité de ces femmes espions en France étaient-elles des domestiques, des gouvernantes, des institutrices, et, à un degré inférieur de l'échelle, des filles de bars ou de brasseries.

Dans ce dernier cas, ce qu'on leur demandait avant tout, c'était, en même temps que de posséder un physique susceptible d'attirer le client, de se montrer absolument dénuées de scrupules et de savoir faire parler les hommes.

Quant à leur rémunération, on en laissait la charge, pour la plus grande part, aux patrons de l'établissement qui les employait. L'agent à poste fixe ajoutait à ce salaire légitime, mais plutôt maigre, telles petites sommes qu'il lui plaisait pour payer les renseignements qu'elles lui apportaient, car c'est un principe du service central de Berlin que ces malheureuses doivent vivre sur le pays qu'elles sont venues trahir à son profit.

Le même esprit caractéristique de basse trahison est à la base de tout l'espionnage allemand, et comme toute l'organisation militaire de l'empire repose sur l'espionnage, c'est par là même qu'il périra : on n'édifie rien de durable sur la trahison.

(A suivre.)

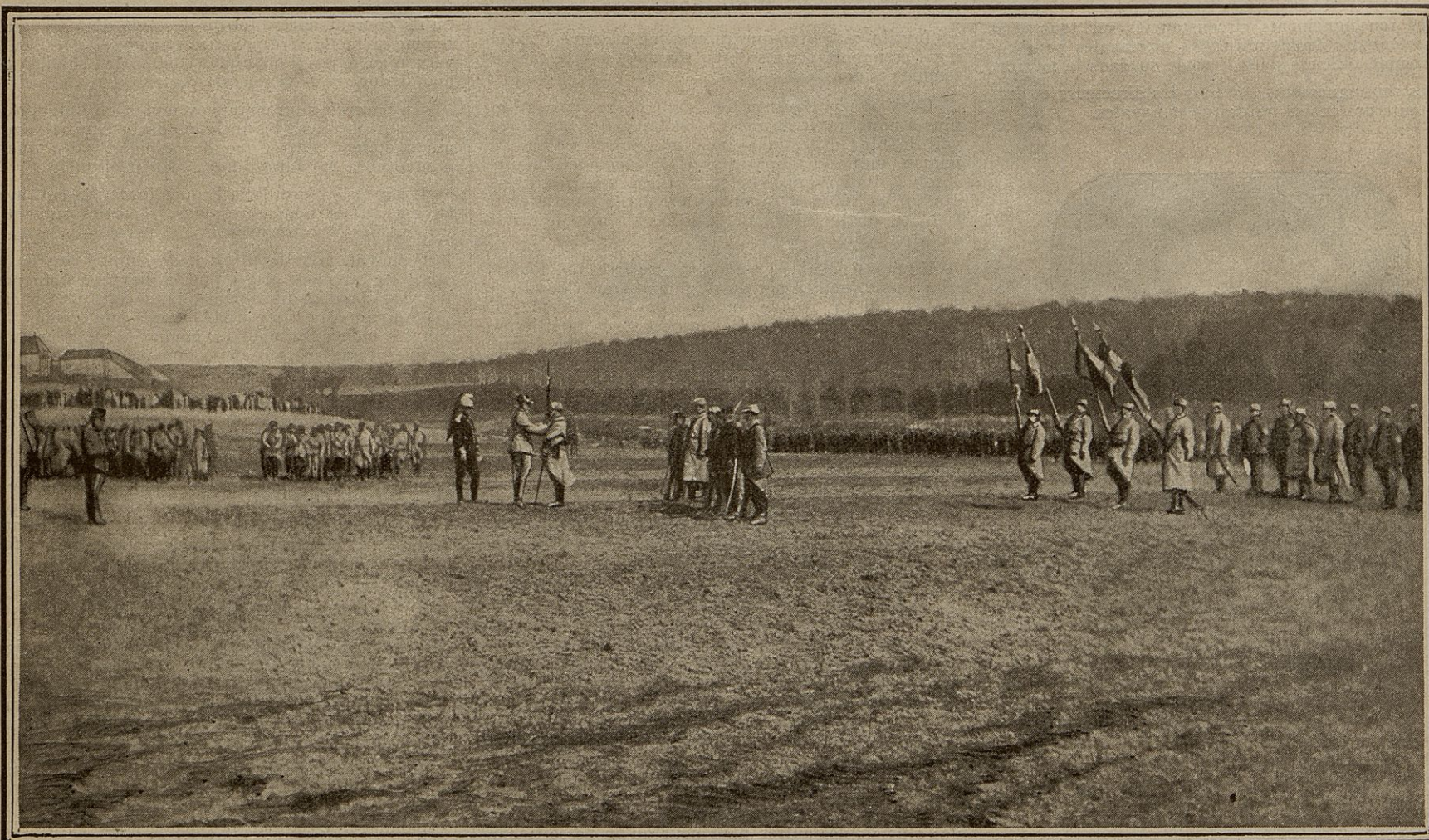
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. LE GAY.

(1) Voir les numéros 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29 et 30 du Pays de France.

LES VAINQUEURS DES ÉPARGES



Le beau succès des Eparges, qui a fait tomber entre nos mains une position d'une importance capitale pour la suite des opérations sur les Hauts-de-Meuse, a été l'un des plus brillants faits d'armes de la campagne ; la ...^e division s'y distingua particulièrement. Le général Herr, commandant du corps d'armée, passa en revue ses régiments et distribua un certain nombre de décorations. Notre photographie représente les régiments défilant, musique en tête, devant le général Herr et les nouveaux décorés.



Sur le front des troupes, devant les drapeaux des quatre régiments qui se sont vaillamment battus aux Eparges, le général Herr remet la médaille militaire au soldat Ménager dont les actes de bravoure ne se comptent plus. Le soldat Ménager est âgé de soixante-trois ans ; il a fait la campagne de 1870-1871 ; lorsque la guerre actuelle éclata, il se trouvait en Amérique ; il prit aussitôt le paquebot et vint s'engager au 106^e régiment d'infanterie où il a donné le plus bel exemple de courage et d'endurance.

Les Trois Diabes-Bleus

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE NEUVIÈME

ANGOISSANTS PRÉLIMINAIRES



RÉMISSANT d'émotion, Marius se tourna vers Pierre.

— C'est vrai, au moins, que tu sais conduire un aéroplane ?...

Sans doute, Marius s'était vanté de savoir lui-même tant de choses qu'il n'était pas très sûr que tout le monde ne fit pas comme lui.

Mais, cette fois, il ne s'agissait pas de galéjades ; c'était sérieux. Et Marius voulait des certitudes !

Dans la compagnie alpine, commandée par Fortas, Pierre de Ciseran avait la réputation de s'être plu, en amateur, avant la guerre, à fréquenter les champs d'aviation et à s'instruire sur le mécanisme et la manœuvre de chaque système.

Pierre sourit du doute de Marius et répondit :

— Oui, c'est vrai ! Et même j'ai pu voir le premier taube pris aux Allemands : le mécanisme en est assez semblable à celui de nos monoplans. Je suis sûr de pouvoir piloter un taube.

— Je le savais, dit Fortas. Et c'est pourquoi les révélations de ce Boche m'ont donné l'idée, tout à l'heure, d'un seul coup...

— Alors, sortons d'ici tout de suite, fit Lucien.

— Non, répondit le lieutenant, attendons le crépuscule. Nous sommes à l'abri ; il n'est pas probable que les Allemands se servent de nouveau de la tour comme poste d'observation, car le mystère qui plane sur la mort des officiers observateurs et de quelques-uns de leurs soldats doit leur inspirer des méfiances. Que la tour soit surveillée, c'est probable. Mais en nous glissant individuellement à travers les bois, en nous donnant rendez-vous à cinq cents mètres d'ici, vers l'est, à la lisière, devant la prairie où se trouve le taube, nous sommes à peu près sûrs d'échapper aux guetteurs. Ils ne savent pas comme nous cheminer dans le fourré sans bruit et sans laisser de traces... Ecoutez !

Il réfléchit un instant ; puis, à voix basse, comme s'il voulait ne pas être entendu par le prisonnier, qui, après tout pouvait comprendre la langue française, il précisa ses instructions pour la tentative vraiment fantastique à laquelle les quatre alpins allaient se livrer.

Le but était simple : s'emparer du taube, s'y installer tant bien que mal et s'envoler.

Il serait facile de repérer l'emplacement de Colmar qui est la seule grande ville de cette région de l'Alsace. Et ensuite, grâce au canal du Rhône au Rhin, qui passe à Neuf-Brisach, on arriverait facilement à cette dernière ville.

Tout cela pouvait se faire dans la nuit, grâce aux lumières de Colmar et aux reflets du ciel nocturne sur l'eau du canal, indices suffisants pour des aviateurs audacieux. Un atterrissage en plein jour eût été folie, car l'on ne pouvait compter en ce cas passer inaperçus des troupes allemandes ou même des paysans de la région dans laquelle on atterrissait.

— Et après ? fit Lucien, en pensant à sa mère et à sa sœur.

— Oui, après ? insista Pierre avec la même pensée, tandis que Marius écoutait avidement.

Fortas répondit :

— Après, nous verrons ; l'affaire dans laquelle nous sommes lancés est telle que nous devons continuellement agir d'après les circonstances. Le principal pour nous est d'arriver à notre but ; quand nous y serons, nous verrons de quelle manière il conviendra d'agir pour réussir dans notre double entreprise. En attendant, profitons du répit pour nous reconforter, car je ne sais pas quand nous pourrions manger, une fois sortis d'ici. Marius, mets la table !

— Voilà, mon lieutenant !

Marius eut vite fait de mettre son sac à terre.

Il était éclairé par la lampe électrique que Fortas avait déposée sur une marche de l'escalier. Il ouvrit le sac, en tira une demi-boule de pain, deux boîtes de conserves et une boîte de sardines. Le prisonnier fut assis, débaillonné et en partie débarrassé de ses liens. Fortas partagea le pain en cinq morceaux, tandis que Pierre, Lucien et Marius ouvraient les trois conserves.

Ces victuailles furent équitablement réparties entre les quatre chasseurs alpins et le prisonnier qui, tout à fait rassuré maintenant, mais non moins ahuri, dévora à belles dents sa portion.

Fortas avait décidé que l'on sortirait seulement vers les trois heures de l'après-midi. A l'impatience de l'action se joignait chez les alpins l'impatience de savoir pourquoi les Allemands n'avaient pas découvert la trappe.

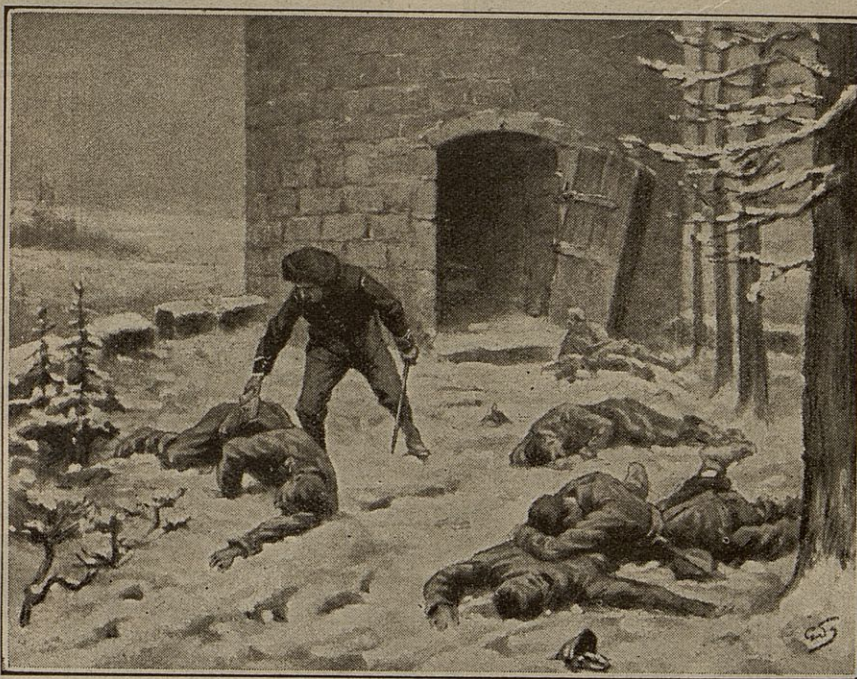
Enfin, Fortas se leva de la marche d'escalier sur laquelle il était assis ; il dit :

— C'est l'heure. Il faut sortir.

Les alpins devaient alors comprendre pourquoi ils n'avaient pas été découverts. Lorsque ayant enlevé la barre qui maintenait par dessous la fermeture de la trappe, ils voulurent soulever cette trappe, ils sentirent une résistance comme si des objets très lourds étaient accumulés sur le carré de bois épais.

Té ! fit Marius. Qu'est-ce qui s'est donc passé au-dessus ?

Les trois Diabes-Bleus, rassemblés sur une des marches supérieures de l'escalier, bombaient leurs



IL SE PENCHA, PRIT LES JOURNAUX ET LES GLISSA DANS SA CEINTURE

dos, s'arc-boutaient ; ils effectuèrent contre la trappe une forte poussée, de bas en haut.

La trappe se souleva un peu.

— Allez, allez, fit Marius ; encore un coup !

Un nouvel effort des Diabes-Bleus souleva complètement la trappe, qu'on fit basculer et qu'on rejeta au dehors. Une clarté blafarde pénétra dans la cave. Pierre, Lucien et Marius s'élancèrent, Fortas les suivit. Quand ils furent dans la pièce délabrée où, quelques heures auparavant, l'officier s'était défendu contre les Boches, tous comprirent.

Dans les sursauts de l'agonie, les Allemands, abattus par Fortas à coups de revolver, s'étaient entraînés vers la lumière du jour, c'est-à-dire vers la porte, mais, avant qu'ils fussent arrivés, la mort les avait immobilisés, en un grand désordre de corps entremêlés, sur la trappe même, de sorte qu'ils avaient contribué, en couvrant la trappe, à sauvegarder leurs vainqueurs. En effet, personne n'aurait pu s'imaginer que, sous cet entassement de cinq cadavres dont le sang n'était pas encore coagulé, s'ouvrait une trappe par laquelle, cinq minutes auparavant, les alpins s'étaient réfugiés dans une cave.

Les Diabes-Bleus et leur officier firent ensemble cette constatation, mais ils ne s'y attardèrent pas, car c'était le moment d'une action beaucoup plus importante que des commentaires sur des faits passés.

— Té ! fit Marius. Il neige !

En effet, pendant la réclusion des Diabes-Bleus, le temps avait changé et, par la porte ouverte, on voyait tourbillonner les flocons d'une rafale de neige.

— Cela nous servira, dit joyeusement Fortas.

— Et le prisonnier, dit Pierre, qu'en faisons-nous ?

— Il faudrait trouver un moyen de l'immobiliser pendant vingt-quatre heures. Compter sur sa parole serait une duperie. Comment faire ?

— Trouve de l'air ! ce n'est pas difficile : laissez-moi faire ! s'exclama le Marseillais en riant.

Sans s'expliquer davantage, il alla chercher le pri-

sonnier qui, de nouveau pris de terreur, était resté dans la cave.

— Mon lieutenant, fit Marius, voulez-vous lui dire de se laisser faire, s'il veut avoir la vie sauve ?

Fortas dit quelques mots en allemand au Boche ; puis, sous le regard curieux et amusé de ses compagnons et de son chef, Marius procéda à l'exécution de son idée.

Il lia solidement les pieds et les mains du Boche qu'il fit asseoir dans le coin le plus obscur de la pièce. La corde qui reliait les pieds de l'homme ne serrait pas les jambes l'une contre l'autre ; elle les laissait au contraire un peu écartées. Au morceau de corde ainsi flottant entre les jambes, Marius relia un cordonnet de couleur jaune qu'il tira de son sac, car le sac du Marseillais était une inépuisable boîte à surprises.

Gravement, Marius déroula ce cordonnet, en mesurant, au moyen de la main ouverte, une longueur de cinq pans.

— Il est trois heures, dit-il. Mon lieutenant, pensez-vous qu'à huit heures du soir cet individu ne sera plus dangereux pour nous, même s'il recouvrira la liberté ?

— Je l'espère, dit Fortas, car si, à huit heures du soir, nous n'avons pas réalisé mon projet, c'est que des circonstances défavorables nous obligeraient à des expédients autres que celui auquel je pense.

— En ce cas, dit Marius, cela va bien ; car j'aurais été navré de ne pas conserver un bout de cette cordelette soufrée. Ça sert de tant de manières !

Marius coupa le cordonnet au bout des cinq pans et rangea le reste dans son sac qu'il reboucla sur son dos. Puis, frottant une allumette, il mit le feu à l'extrémité de la cordelette soufrée.

— Bon ! fit-il en se relevant. Elle va mettre exactement cinq heures à brûler. Arrivée au bout, la flamme rongera la corde qui lie les pieds du Boche, et ce macaque sera libre en faisant un petit effort, car tous ses liens se relâcheront dès qu'une partie en sera rompue.

— Parfait, déclara l'officier. Ton idée est excellente, Marius ; elle sauve une vie humaine et elle nous dispense de tuer cet homme dans des circonstances qui m'auraient laissé un remords...

— Un remords, fit Marius. Demandez-lui donc, mon lieutenant, s'il n'a pas assassiné des femmes et des enfants, celui-ci !

— C'est possible, dit Fortas, mais du fait qu'un chien est enragé, il ne s'ensuit pas que les hommes doivent l'être.

Il fallait sortir de la tour avec prudence, car malgré la neige, des Allemands pouvaient être embusqués dans les bois environnants. D'autre part, bien renseigné sur la position du taube dont il voulait s'emparer et ayant donné à ses hommes les instructions précises, Fortas avait hâte de quitter ce lieu où une plus longue station était inutile.

— Aussitôt dehors, dit-il, nous nous séparerons. Vous savez où nous devons nous rejoindre. Surtout pas de coup de feu ! N'oublions pas que nous sommes au milieu des troupes allemandes. Des soupçons sont éveillés partout au sujet de la présence des Français ; le moindre coup de feu attirerait sur nous des milliers de Boches. Si vous êtes en danger, n'usez que de la baïonnette ; plutôt mourir sur place en se défendant silencieusement que de risquer notre perte à tous en se servant du fusil.

Cette consigne était acceptée avant même qu'elle eût été formulée.

Sur le seuil de la tour où se trouvaient les cadavres des observateurs allemands tués par Fortas, les trois Diabes-Bleus serrèrent les mains de leur chef ; ensuite, dans un élan, ils s'embrassèrent. Ils allaient se séparer. Savaient-ils si l'un d'entre eux ne manquerait pas au rendez-vous ?

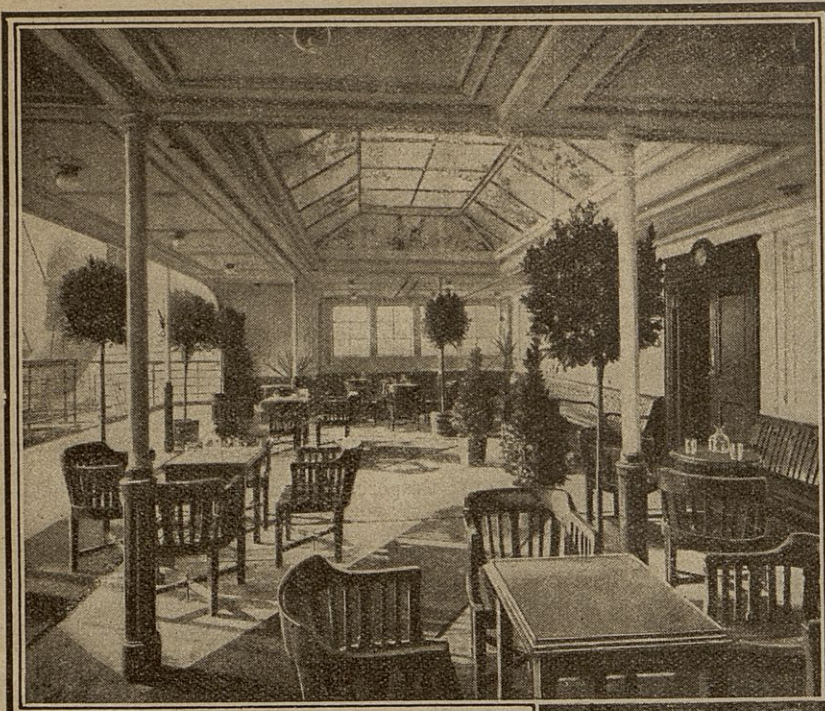
Ils sautèrent sur la neige qui, déjà, recouvrait le sol d'une couche épaisse, et, sans bruit, ils disparurent dans le fourré.

Resté seul, Fortas, de son regard vif, inspecta les environs. A son tour, il allait se mettre en marche, lorsqu'il vit, dans la poche du cadavre d'un des officiers allemands, une liasse de journaux ; machinalement, mû par cette sorte d'instinct qui, dans les circonstances graves, nous fait accomplir de menus actes sans raison précise, il se pencha, prit les journaux, les tira à lui et les glissa dans sa ceinture.

Puis, revolver dans l'étui, tenant à la main droite une baïonnette allemande ramassée à terre, seule arme dont il voulut se servir en cas de danger, il longea le mur de la tour et, brusquement, s'élança sous les basses branches neigeuses d'un énorme sapin.

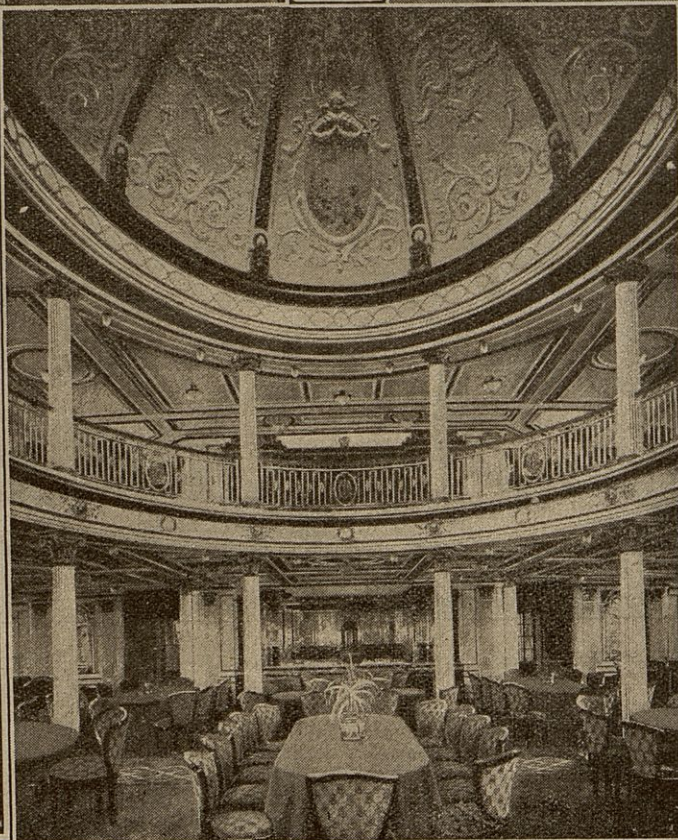
(A suivre.)

LES AMÉNAGEMENTS DU " LUSITANIA "



Les dimensions du « Lusitania » que les Allemands ont torpillé — 240 mètres de longueur — avaient permis de donner à tous les passagers ainsi qu'à l'équipage, un confortable et un luxe inconnus à bord jusqu'à ce jour. Des ascenseurs reliaient tous les étages ; des cabines de luxe, avec salon et salle de bains, étaient réservées aux passagers de première classe ; les passagers de deuxième classe étaient presque aussi bien partagés. Deux appartements de luxe complets étaient à la disposition des richissimes passagers. Au lieu de dortoirs en commun, de tables et de bancs en bois, les passagers de troisième classe avaient, sur le « Lusitania », des cabines, des salles à manger avec fauteuils, un salon, un fumoir, des lavabos, des salles de bains.

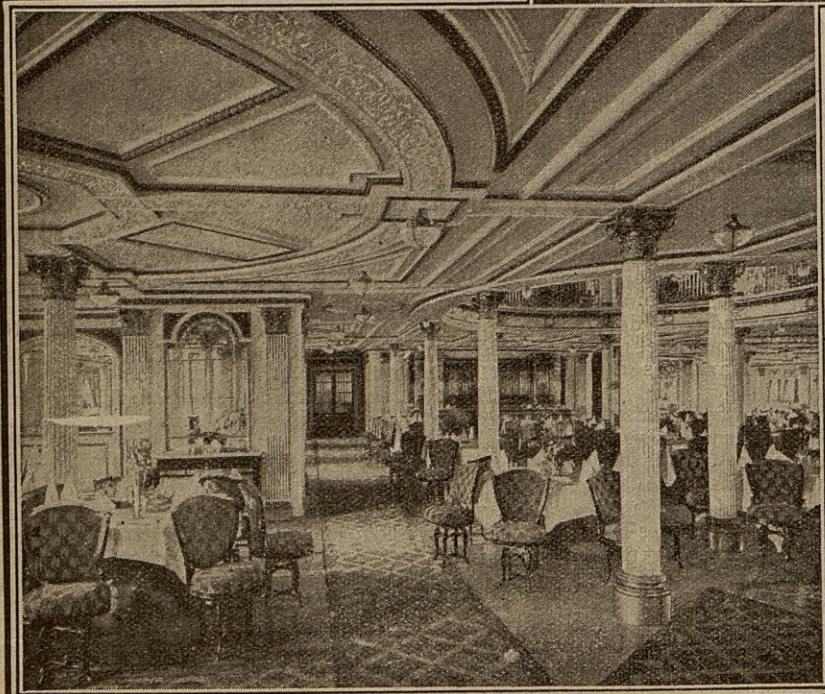
Pour le service des passagers, il n'y avait pas moins de 350 garçons de service et femmes de chambre ; 50 cuisiniers préparaient les repas.



Les photographies que nous reproduisons donnent un aperçu du luxe qui avait présidé à l'aménagement du grand transatlantique. Celles du haut représentent : à droite, le café et la véranda ; à gauche, le fumoir des premières classes, qui se trouvaient sur le pont le plus élevé dit « des embarcations ». Lorsqu'il faisait beau, les verrières s'ouvraient et les passagers pouvaient respirer les brises marines.

Celle du milieu représente la grande salle à manger, surmontée d'un dôme richement décoré : une galerie où jouait un orchestre, régnait tout autour.

Rappelons que le « Lusitania » pouvait transporter 500 passagers de première classe, 500 de deuxième et 1,300 de troisième, soit 2,300 passagers, plus 800 personnes pour l'équipage et le service.

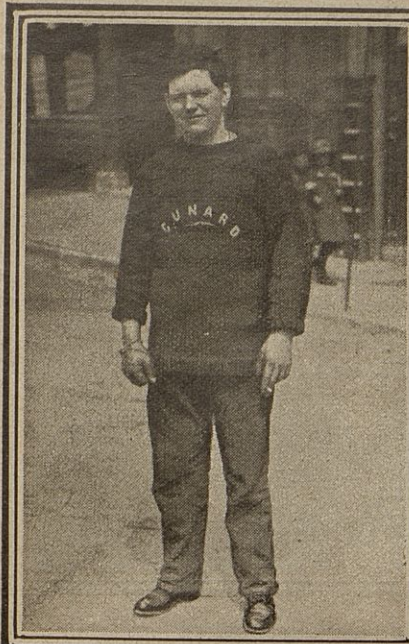


Voici une autre vue de la salle à manger où les passagers pouvaient prendre leurs repas par petites tables.



Un salon, dit « Louis XVI », était somptueusement décoré dans le style dix-huitième siècle et meublé avec le confortable anglais.

LE TORPILLAGE DU " LUSITANIA "



J. Hooper, qui sauva la vie au capitaine Turner.



Le cap « Old Head of Kinsale » au large duquel le « Lusitania » fut torpillé et coulé par un sous-marin allemand.



Le capitaine Turner, qui commandait le « Lusitania ».



La Cie « Cunard Line » à qui appartenait le « Lusitania », mit son drapeau en berne.



Parmi les passagers du « Lusitania » qui purent être sauvés se trouvait M. J. Ayala, consul général de Cuba à Liverpool ; on le voit ici sous un vêtement qu'on lui a prêté.



Miss K. Allen, jeune fille qui se fit remarquer par son dévouement.



Mme Poppadaponer débarque à Queenstown, vêtue d'un pyjama et d'un imperméable.

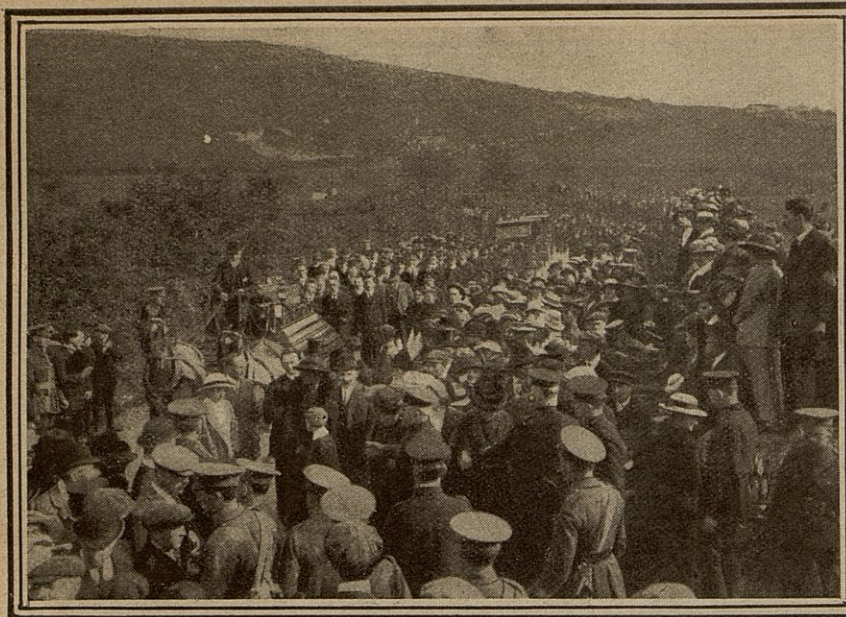


Devant l'agence de la « Cunard Line », ce fut pendant plusieurs jours un défilé pitoyable de personnes qui venaient prendre connaissance des listes des victimes.



M. Samuel Abramovitch, le seul passager russe qui ait été sauvé.

LES OBSÈQUES DES VICTIMES DU "LUSITANIA"



Les obsèques des victimes du « Lusitania » ont eu lieu à Queenstown au milieu d'une grande affluence ; voici le cortège se rendant au cimetière.



Tous les marins, « Blue Jackets », de Queenstown assistaient aux obsèques de leurs camarades, victimes de la piraterie allemande.

SUR LE FRONT RUSSE

Il est bien difficile de dégager les résultats précis de la bataille de Galicie qui, au dire des correspondances de Pétrograd, aurait été la plus formidable et la plus meurtrière de cette guerre gigantesque. Sous la pression de forces considérables concentrées au-devant de Cracovie, le front russe a dû se replier en arrière de la Dounajec, en arrière de la Wislok, vers le San ; mais cette offensive a coûté fort cher aux Allemands ; on évalue à cent mille hommes leurs pertes ; il est certain qu'essoufflés par leur effort, ils ont dû s'arrêter, ce qui permet à nos alliés de renforcer leurs lignes au moyen des réserves inépuisables dont ils disposent.

Les attaques allemandes prirent, suivant les termes mêmes du communiqué du grand état-major général russe, le caractère de coups de bélier et nos alliés durent se retirer dans la région de Dukla ; pendant cette retraite, la 4^e division fut enveloppée ; mais grâce à l'énergie du général Krnikow, elle put se frayer un passage avec de grosses pertes et rallier, le 7 mai, son corps principal.

Ce jour-là les attaques ennemies furent énergiques quoique moins fréquentes ; les Russes ripostèrent par des contre-attaques heureuses.

Le 8 et le 9, le combat se livrait sur le front Velepote-Novotane et, après une lutte acharnée, les Allemands arrivaient à franchir la Wislok dans la région de Krosno.

Le 10, les Russes continuaient à se replier dans la direction de Lutoviska sur des positions plus solides.

Le plan des Allemands était de rompre, par un coup foudroyant, le front russe ; un coin devait être enfoncé dans la direction de Krosno par les troupes d'élite, appuyées par l'artillerie lourde ; la résistance des Russes, dont les forces étaient de beaucoup inférieures, fit échouer cette tentative. Depuis, nos

alliés ont envoyé les renforts nécessaires et se déclarent prêts à obtenir une éclatante revanche.

Pendant que cette bataille se déroulait dans les Carpathes occidentales, les combats continuaient avec la même opiniâtreté au centre de la chaîne montagneuse, dans la région de Stryj et de la Lomnica ; les Russes repoussaient toutes les attaques ennemies vers Mézo-Laboreck et faisaient de nombreux prisonniers ; les Autrichiens laissaient plus de 5.000 cadavres sur le terrain à l'ouest de la Lomnica.

Plus à l'est encore, en Bukovine, les Russes prenaient une énergique offensive ; dans la région au delà du Dniester, sur le front Czertyn-Czernowitz, nos alliés ont progressé avec succès, infligeant à l'ennemi de grosses pertes ; dans la journée du 20 mai, ils capturèrent plus de 5.000 hommes et enlevaient six canons, huit mitrailleuses et un grand butin de guerre. En se repliant hâtivement, les Autrichiens ont évacué toute la rive gauche du Dniester et ont été rejetés hors de la ville de Zalaczyki.

C'est là une diversion intéressante que les Russes ont tentée en attaquant l'extrême-droite des armées austro-allemandes.

A l'autre extrémité de l'immense front, dans les provinces de la Baltique, les Allemands ont accentué leur avance.

Dans la soirée du 7 mai, appuyés par la flotte le long du littoral, ils occupèrent le port de Libau que défendait un faible détachement de territoriaux. Mais leur offensive vers Mitau était enrayée. Ils furent obligés d'évacuer la position de Janiski qu'ils avaient fortement organisée ; des combats se livrèrent les 8, 9 et 10 mai dans la région de Rossiény : ils furent à l'avantage des Russes. Le 9 mai, près de Chavli, une division de cavalerie bavaroise, appuyée par un régiment d'infanterie de la garde prussienne, fut attaquée avec succès par la cavalerie russe qui la poursuivit sans arrêt sur plusieurs dizaines de kilomètres. Le 11 mai, nos alliés continuaient à talonner les Allemands qui se repliaient rejetés hors de la ville de Chavli et refoulés vers le sud-ouest.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs

au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 30 a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru au centre des pages 10 et 11 de ce fascicule et représentant NOTRE JOFFRE et ALBERT 1^{er}.

Le Jury a ainsi motivé sa décision :

« Indépendamment de son caractère documentaire, cette photographie présente au point de vue historique un enseignement extraordinaire. Jamais un roi aussi grand n'a été représenté avec autant de simplicité ; ce n'est pas le roi des Belges, c'est toute la Belgique ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4 et 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.

Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

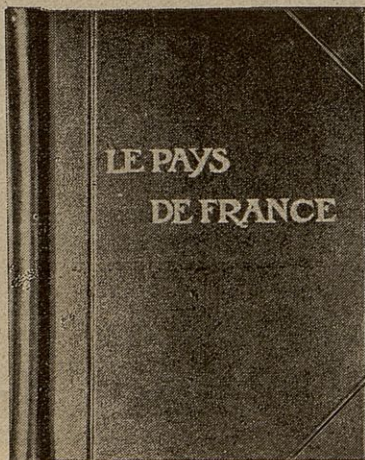
Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France », à partir du n° 1.

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du « Pays de France » (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par poste cette reliure « seule », il suffit de nous adresser une somme de 3 fr. 45 en un bon de poste.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière.)



Reproduction de notre reliure électrique

Avis aux lecteurs du "Pays de France"

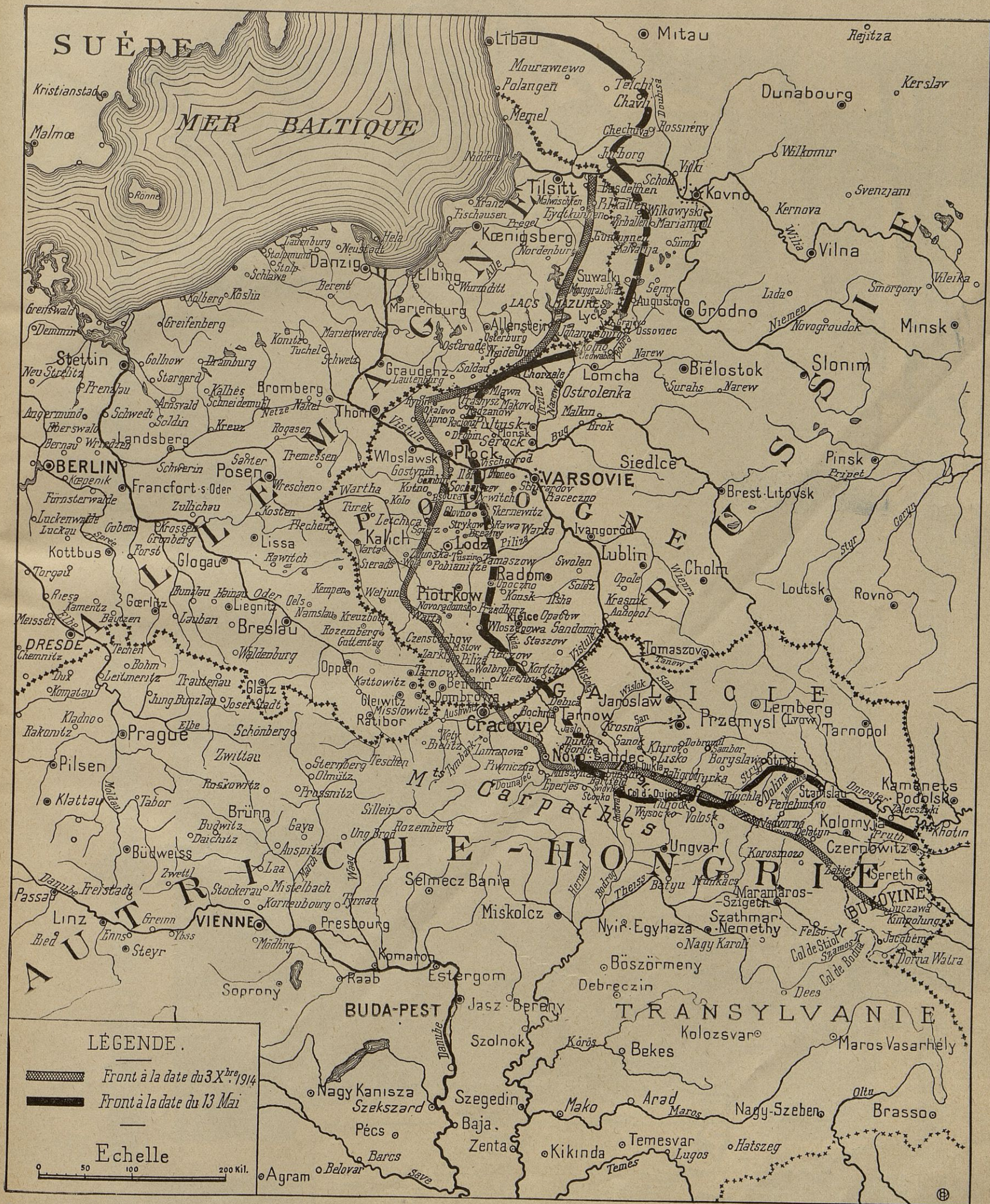
Nous mettons en garde nos lecteurs contre la mise en vente, par certains commerçants, d'une reliure contrefaisant celle vendue par nos soins et établie spécialement pour le PAYS DE FRANCE.

Ces contrefaçons sont de mauvaise qualité et leur emploi doit être absolument déconseillé.

Nous avisons donc nos lecteurs qu'à l'avenir les reliures fournies par notre intermédiaire devront être absolument conformes au modèle reproduit ci-contre et porter à l'intérieur une marque de fabrique sur laquelle un numéro d'ordre sera inscrit. Cette marque sera conforme au modèle que nous reproduisons.

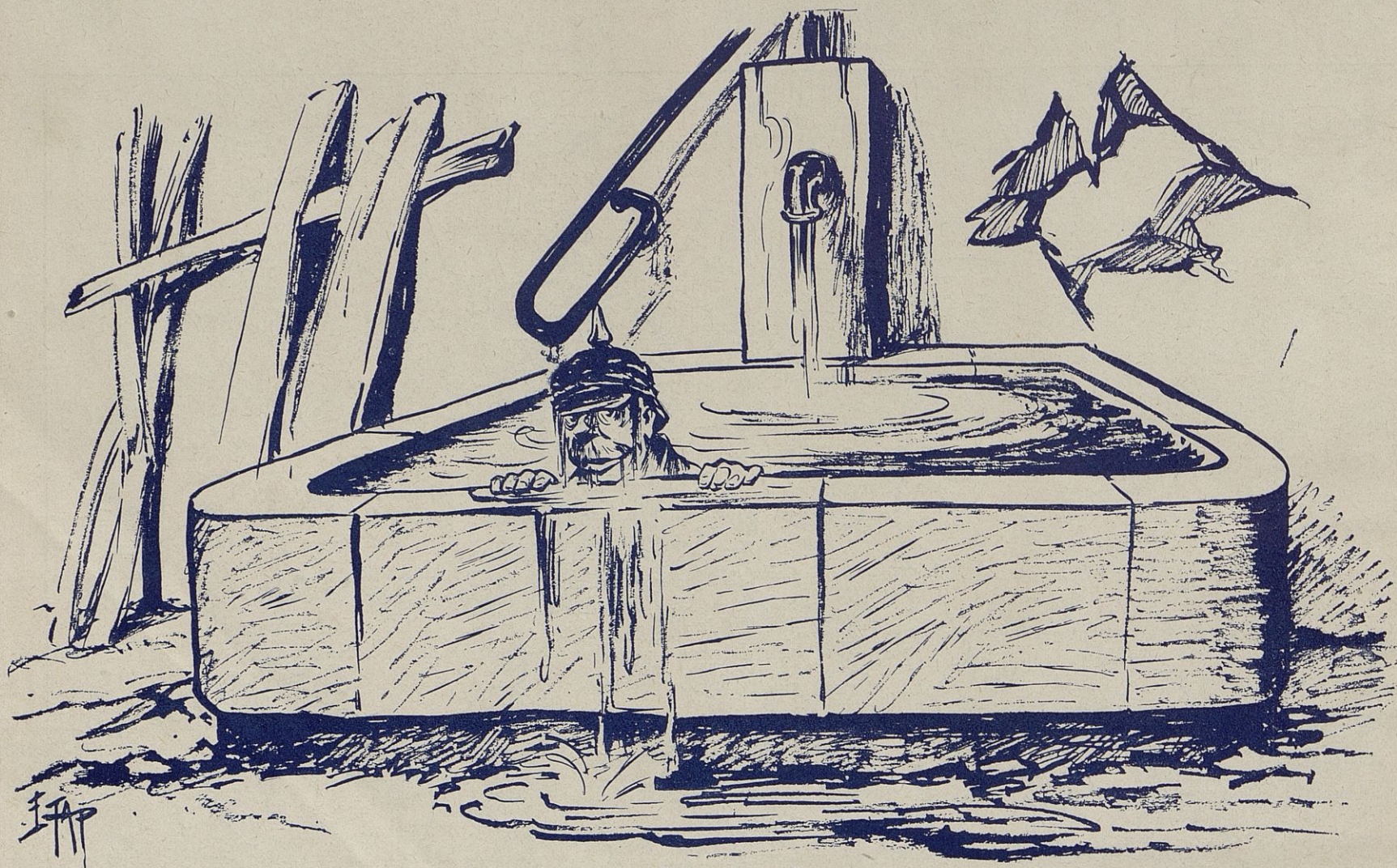
RELIURE ÉLECTRIQUE P.F.
(Modèle Déposé)
Propriété du PAYS DE FRANCE
2, 4, 6, Boulevard Poissonnière
N°

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



SÉCURITÉ

— J'ai trouvé le filon!... Quand les Français arrivent, je fais le sous-marin!



PERPLEXITÉ

— Bigre!.. Est-ce ainsi que le général compte doubler ses effectifs?